

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient



Organe Officiel du Comité Egypte-Grèce

BAPTÊME DE TROIS AVIONS HELLÉNIQUES A PAYNE FIELD



(voir page 17)

Une vue de la cérémonie du baptême des avions.

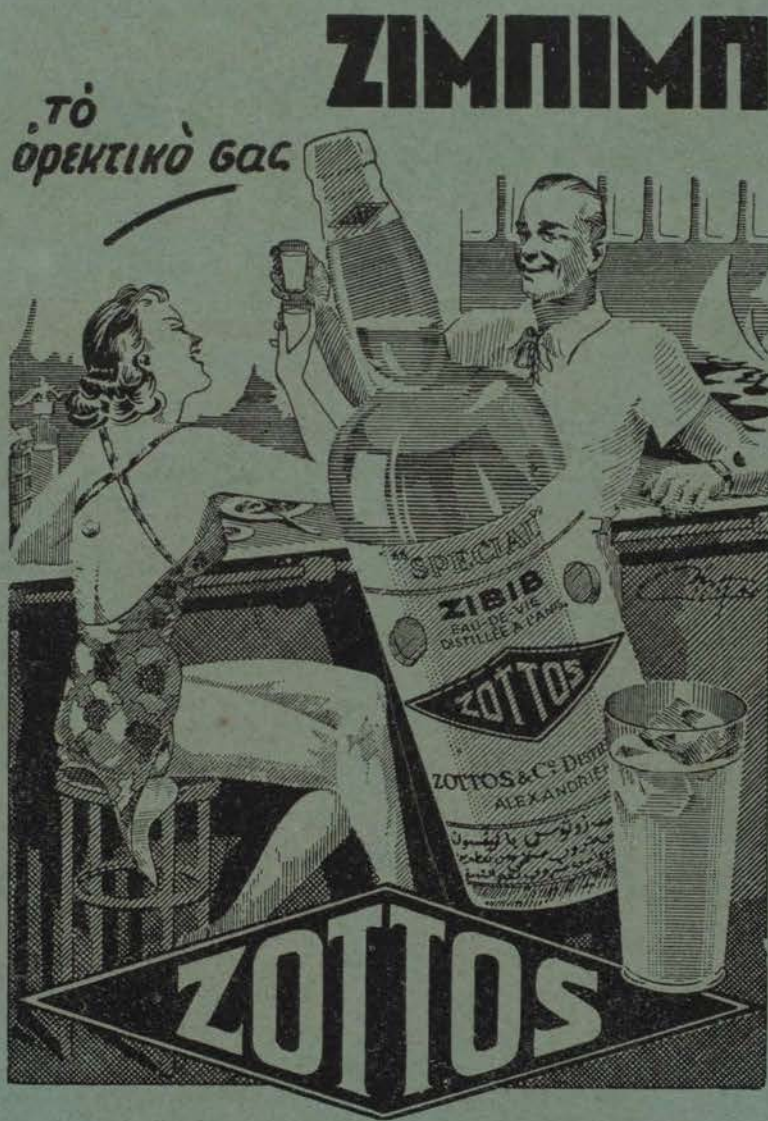
On voit sur notre photo S. Gr. Mgr. Porphyrios, S.E. M. G. Triantafyllidis, Ministre de Grèce, Mme. C. Tsaldaris, S.A.R. le Prince Héritier de Grèce, le Général Giles, le Major S. Raftopoulos, le Capt. Mavroyenès aides-de-camp de S.A.R. le Prince Héritier, etc.

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO :

Phanis Michalopoulos. Maurice Messawer, Fouad Abou Khater, Zacharias Papantonion, Cléo Arapides. Joanne Holbrook, Charles Zahar, John Papasian, Jeanne Marques, Tristan Tzara, François Talva, Eloy Trouvère, A. J. Patry, Gisèle d'Assally, Sem, Orion, etc.

*Voire Apéritif
rafratchissant*

ZIBIB



la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

STAVRO STAVRINOS, Directeur
Abonnement Annuel Egypte P.T. 200
Luxe P.T. 250

Rédaction - Administration
25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek
LE CAIRE, Tél. 49235



S.M. le Roi Farouk Ier.

Le 29 Juillet 1er Jour de Ramadan l'Egypte entière célébra dans la liesse le dixième anniversaire de la prestation du serment constitutionnel par S.M. le Roi Farouk.

A cette heureuse occasion «La Semaine Egyptienne» dépose aux pieds du Trône ses vœux ardents et respectueux pour le Bonheur personnel de S.M. le Roi Farouk ainsi que pour la Grandeur et la Prospérité de son peuple.

MAVROCORDATO & CAPO D'ISTRIA ET LES REVENDICATIONS GRECQUES SUR L'ÉPIRE (1822-1930)

Beaucoup d'encre continue à couler au sujet des revendications grecques sur l'Épire. Beaucoup de journalistes, et non des moindres, continuent à engager discussions et potémiques, sur un sujet que la plupart d'entre eux ne connaissent, à les lire, que d'une façon sommaire.

J'ai essayé, dans les lignes qui vont suivre de donner un aperçu de l'intéressante étude consacrée par M. Th. Michalopoulos à cette question dans un grand quotidien à Athènes.

On croit généralement que les revendications grecques sur l'Épire datent du Congrès de Berlin de 1880. En réalité elles n'ont jamais cessé d'être formulées depuis 1821. Plus encore, alors que nos frontières de Thrace et de Macédoine n'avaient fait à cette époque l'objet d'aucun marchandage diplomatique, l'Épire en avait constitué le thème principal jusqu'à la constitution, en 1832, de l'Etat Grec.

Il ne pouvait, d'ailleurs en être autrement. Beaucoup des chefs de l'Insurrection et des plus célèbres (Caraiskakis, Tzavellas, Botsaris) ainsi que des contingents qui se distinguèrent le plus durant les luttes de la libération étaient originaires des régions comprises entre le fleuve Aoos et en deçà.

Les flots de sang versés par les centaines de milliers de combattants de l'Épire pour la grande Cause commune à tous les Hellènes ne pouvaient être ignorés par les hommes d'état et les diplomates grecs et notamment par Mavrocordatos et Capo d'Istria qui de 1821 à 1831 dirigèrent la politique extérieure de la Grèce.

C'est pourquoi dès le lendemain de la Révolution nos revendications portèrent sur le tracé de frontières suivant : le massif de Chimarra, Valona, les passes de Klissoure et le massif du Pinde. Le président de l'Exécutif Révolutionnaire de l'époque Alexandre Mavrocordakis fut le premier à proclamer l'hellénicité de ces régions (jusqu'à Durazzo) et à en revendiquer l'inclusion dans le nouvel état grec en formation.

Voici en traduction, le texte de ce document célèbre resté inédit à ce jour.

Comité Administratif Provisoire de la Grèce.

C'est d'un élan spontané que la nation grecque lutte contre la tyrannie. Ses revendications sont connues et irréfutables. Elle demande qu'un terme soit mis à l'injustice dont elle est l'objet et à ses grands sacrifices. Elle ne cherche d'avantages aux dépens d'aucune communauté d'hommes justes. De même qu'elle est consciente de ses droits, elle connaît ses devoirs.

Elle a proclamé qu'elle veut son indépendance et a constitué, dans ce but un Comité Central chargé

de défendre les premiers et d'exécuter les seconds à la lettre.

C'est pourquoi, en vue d'atteindre ce but sacré et national et afin de priver l'ennemi de la Grèce par tous les moyens, de toute possibilité de résistance, le Comité décrète, aujourd'hui, au nom du droit des nations et de l'Europe, le blocus de toutes les côtes des territoires encore sous occupation ennemie, de l'Épire, du Péloponèse, de l'Eubée et de Thessalie (d'Épidamnos à Toronion de Macédoine) ainsi que de tous les ports des îles de l'Égée, des Sporadis et de Crète occupés par l'ennemi.

En conséquence tout navire, quelque pavillon qu'il batte, qui, après avoir été régulièrement avisé de ce qui précède par les amiraux et capitaines de bateaux grecs des régions respectives, entrerait dans les ports en question, serait saisi et traité conformément à la législation en vigueur.

Le présent avis des amiraux grecs aux navires étrangers continuera à être transmis jusqu'à ce que le Comité Central soit assuré que la présente proclamation aura atteint qui de droit.

Le présent document officiel sera communiqué à tous les consuls des puissances amies résidant dans toute l'étendue du territoire grec.

Corinthe, le 13 Mars 1822

Le Président de l'Exécutif

A. Mavrocordatos

*Le secrétaire général permanent du Conseil d'Etat
et des Affaires Etrangères*

Ph. Négris

Une année plus tard en 1823, Mavrocordatos chargeait son envoyé Louriotis, parti négocier un emprunt à Londres, de réitérer au gouvernement britannique les desiderata de la nation grecque et d'en préciser la portée :

«Une Grèce forte et indépendante écrivait-il, peut servir tant les intérêts britanniques que ceux de l'Europe entière. Il lui faut pour cela de l'argent afin qu'elle porte la guerre en Macédoine et même au delà de la Thrace de sorte que plus la Grèce s'agrandirait plus les visées russes iraient se limitant.

Et plus loin d'une façon plus catégorique encore «Il ne convient pas à l'Angleterre que la Russie réussisse en ce qui concerne ses vues sur la Turquie et la Grèce. Les intérêts de l'Angleterre sont aussi ceux de la Grèce; il convient donc à l'Angleterre que la Grèce acquière non seulement son autonomie mais qu'elle soit forte».

La situation actuelle ne semble pas avoir beaucoup évolué depuis. Les discours récents de certains hommes d'états font étrangement écho aux instruc-

tions verbales que le Président Mavrocordatos communiquait à Louriotis au sujet de la solution de la question grecque dans le cadre européen : « Etant donné, lui disait-il, que les visées russes sont en contradiction avec les intérêts généraux de l'Europe, il vous sera facile de trouver des alliés à notre cause parmi nos ennemis mêmes qui ne tiennent pas à ce que grandisse la menace du colosse russe en Europe ».

On pourrait arguer que Mavrocordatos étant anglophile son point de vue sur la question pouvait ne pas être celui de la nation toute entière qui pour des raisons d'ordre religieux, entre autres, voyait en la Russie un protecteur quasi naturel. M. Michalopoulos répond à cet argument en citant des textes officiels dûs au fanatique russophile que fut Capo d'Istria qui dirigea par la suite les destinées de l'état naissant.

Dans sa note du 23.9.1828 à Canning, il délimitait ainsi les frontières du futur état : « Le rempart naturel qu'est la chaîne de montagnes qui part de l'Olympe et qui passe par Hassia, Metsovo, Hormovo, Samarine, Gardiki et Palerme (de Chimana) jusqu'au golfe Thermaïque (Salonique) est la seule garantie que pourrait avoir le nouvel état contre les Turcs et le seul tracé de frontières viable » (Lettres (4e) pages 339-340).

A l'appui de ces revendications Capo d'Istria citait entre autres, « que les combattants de ces régions étaient parmi les plus héroïques qu'ils avaient à maintes reprises battu les Turcs dans les passes du Pinde, de l'Olympe et du Parnasse, qu'ils s'étaient

illustrés à Missolonghi et à Arahova, et que par conséquent ils n'étaient pas décidés à déposer les armes avant que ces territoires n'eussent fait partie intégrante de la Mère Patrie ».

Dans son mémorandum célèbre du 30 Octobre 1827 il devait une fois de plus réaffirmer que « la frontière de nord de la Grèce ne peut être que celle de la chaîne montagneuse longeant le fleuve Aaos. (Voyoussa) » Valona, de ce fait, revenait également à la Grèce.

Cependant alors que Capo d'Istria luttait pour convaincre les puissances et surtout l'Angleterre du bien fondé de ces revendications la guerre éclatait entre la Russie et la Turquie. Les Russes franchissant le Pruth entrèrent à Andrinople et le général Diévitch imposa les conditions de Paix.

Un geste de la Russie aurait suffi, à ce moment pour changer le cours de l'Histoire. Le Tsar s'y opposa. On sait le reste.

Et M. Michalopoulos de conclure son étude par ces phrases amères : « Il est malheureux de constater qu'au terme d'une guerre où la Grèce à tout sacrifié aux idéaux de Liberté et de Justice, l'U.R.S.S. comme la Russie impériale par le passé, n'a dit un mot ni fait un geste pour appuyer nos revendications nationales déjà sanctionnées par des décisions internationales et dont la Charte de l'Atlantique confirme une fois de plus le bien fondé. »

PH. MICHALOPOULOS

SUR UNE AURORE GRECQUE

*Voici le sable voici mon corps
voici le marbre et le ruisseau
sur la table où les nombres sonnent
le verre de vin à la parole de lune
et le battement de cristal qui vous traverse*

*Mais le corbeau défend l'espace
le rond venin de la patience*

*La terre est pleine la bête sommeille
l'olivier tordu sous la flamme du rire noir
où la mer trempe son mépris
de se savoir toujours victorieuse
rien que cailloux secret oublié
et la source calcinée de la vieillesse*

*N'y aurait-il plus de veines au ciel
et de feuilles à l'aventure
que sur la flûte ramifiée
les étreintes des amoureuses
iraient encore parmi les jeux hilares
nourrir la surdité des choses
envenimer leur vanité cruelle*

*Mais le rêve est pourri
il a pris au sang des autres
les barrières les fusils
et les roches européennes
comme vautours aux rimes de nuit
et de griffes parallèles
ont déchiqueté le rêve
et le sang est mort souillé*

*Pour n'avoir vaincu en vain
la prison et le désert
c'est la sève dernière
qui des radicules brûlantes*

*jusqu'au bout des doigts de fièvre
montre aux hommes cette clarté
où l'enfant réveille le cri
terre terre à l'horizon
et le signe arborescent
à l'aurore du regard
en guidant l'étoile le fer
reconnaît son dur chemin
de la mémoire*

*Victoire pure entre les pures
qu'il n'y ait qu'un mot à dire
pour la reprendre et la savoir
à même la peau et le sourire
que la terre se remette à croire
en son fer et son étoile*

Et le temps est mûr

*Il n'y a plus de corbeaux
le soleil dans la poitrine
le rêve revenu
dans sa grandeur incendiaire
les rois mages vers de nouvelles naissances
il est dit sur la montagne que déjà leurs jeux s'allument
au coeur visible du silence
et l'appel se fait brûlure
le sang monte aux joues des villes
la faucille et la colère
sont les maîtres du monde
dans chaque rue où chante un homme
habillé de leur lumière
le vent brise les larmes
sous le masque des aveugles*

LE PETIT MONDE

«Ce Mercredi 25 Septembre

«Formiane, ma bien-aimée

« Seul ton souvenir peut encore apaiser ma détresse; mon amour semble s'exaspérer à mesure que les jours passent et que notre séparation devient définitive. Je trouve encore la force nécessaire pour te le redire sans aucun espoir, sans aucune raison. Je laisse rêveusement traîner ma main sur la table et malgré moi, sans que j'y songe, elle trace ces mots, toujours les mêmes, qui s'effaceront avant que tu les voies. Je recherche encore sans désespérer la trace délicate que laissèrent tes pas le long de ce chemin baigné de soleil que tu dus suivre implacablement en m'abandonnant, ivre de lumière et d'espace, fatalement condamné à ne survivre à mon amour glorieux que de quelques heures.

« Que m'importe que le destin inexorable de notre condition nous eût condamnés de tout temps à ce qu'après notre première rencontre, toi tu ne goûtaisses jamais plus à la liberté, et que moi je dusse mourir. Encore grands dieux, s'il avait suffi à mon malheur que notre sort, semblable à celui de milliers comme nous, quelque triste qu'il fut, s'arrêtât là... Mais non, seul parmi tous je suis condamné à survivre, privé de toi. J'ai vu autour de moi, tous les miens, l'un après l'autre s'éteindre doucement; vainement j'ai appelé la mort à mon tour finissant par la désirer, préférant l'ensevelissement sous la terre, prémice d'une autre vie où ma condition d'esclave parmi les esclaves eut mieux valu que celle d'un roi parmi les laquais.

« Formiane, ma Reine, j'imagine avec la rage impuissante du bannissement l'horreur de ton sort après le dépouillement immonde auquel tu seras soumise sous la ruée cruelle de tes geoliers. Que vaudra alors pour toi la fade subsistance dont tu seras assurée si tu dois vivre désormais dans un monde dont le rêve est proscrit, qui dédaigne la sereine beauté de l'inutile, s'attache servilement à la quotidienne recherche de sa pitance et masque sous le couvert d'idéologies trompeuses...

Formin s'arrêta épuisé: il venait de franchir deux cents mètres. Seuls les derniers mots de sa lettre paraissaient encore sur le sable fin; un souffle léger d'automne naissant effaçait après lui les tout petits signes que d'une écriture menue il avait laissée après lui.

Il serait temps que je vous présentasse mon ami M. Formin dont jusqu'à présent vous ne savez pas encore grand chose sauf qu'il est amoureux et qu'il souffre. Ne serait-ce point assez déjà pour vous faire partager la tendre sympathie qu'il m'inspire? Son cas est d'ailleurs tragique, je vous l'assure... Formin n'est pas un homme. Dieu, que les choses eussent été faciles pour moi dans cette conjoncture. J'eusse pu m'arranger fort bien pour lui faire retrouver celle qu'il appelle désespérément «Formiane ma bien-aimée», «Formiane ma reine»... ou bien, à défaut de Formiane, je lui en eusse fait connaître une autre, et quelques jours plus tard (car c'est un sentimental) il n'y eût plus vu que du noir... Et si ma foi, en définitive, mon brave Formin n'eût plus jamais connu cette «resplendissante extase du premier amour sur un petit sentier baigné de lumière», son cas n'eût pas été tragique, il eût survécu à ce malheur et l'eût partagé avec pas mal d'autres. On se cale bien mieux dans l'infortune quand on y est plusieurs assis en même temps.

Mais Formin n'est pas un homme, c'est bien un mâle mais d'une autre espèce et je dois vous avouer que je suis responsable de ses déboires. Dans l'essaim grouillant que je vis s'élever par une chaude matinée de Juillet, je remarquai Formin: il était le plus beau.

Il m'apparut tellement épris de sa reine d'un jour, l'aimant avec une telle sérénité, une telle confiance, et pour tout dire une telle ignorance des femelles «reines» que je décidai, naïvement, je l'avoue, croyant le combler, de ne pas le laisser mourir bêtement comme il se devait.

Pour Formiane, sa reine, je n'arrivai pas à temps pour la retenir. D'ailleurs, la légèreté, l'indifférence presque, avec lequel elle reprit contact avec le sol dur, le plat sourire de contentement satisfait que je lui vis flotter sur les lèvres, la placide sérénité avec laquelle elle se joignit à ses semblables pour rentrer au logis, nous la rendent peu intéressante. Formiane, quelque reine qu'elle fût, n'a pas su mesurer combien émouvante et attachante était l'ardeur de Formin, car elle était femme après tout et de l'espèce la plus estimable mais la moins drôle, celle qui fait les enfants. Remarquez que nous n'avons rien à lui reprocher: elle est dans l'ordre normal; elle procède de sa destinée.

Son sort ne laisserait d'ailleurs pas de rendre jalouses la plupart des femmes si celles-ci savaient être résignées: elle est assurée du boire et du manger; pour le vêtement, bien peu de chose, un rien habillera ce corsage gracieusement affiné après l'opération de relèvement des ailes; elle trouvera à son service de nombreux serviteurs très stylés qui voleront eux-mêmes les victuailles sans l'intermédiaire du marché noir; elle aura sa demeure privée dans la galerie sans l'horrible promiscuité de la chambre à coucher, et de la salle de bain communes. Que tout cela est séduisant!

Il y a évidemment une ombre au tableau — tant il est vrai que sous terre comme sur terre un bonheur n'est jamais donné sans réticence: Formiane n'aimera plus jamais.

Un enterrement de première classe direz-vous. Qui, mais pour elle la question est différente: une majestueuse puissance d'oubli lui a été octroyée; pas la petite amnésie commode des reveils, non; le grand oubli après lequel rien ne vous rappelle rien. Quel bonheur!

Le fait est là en tous cas; Formiane semble très satisfaite, elle a passé dans la galerie.

Quant à Formin son cas est tragiquement humain. La loi de son espèce le condamnait à mourir et nous venons ensemble, éternels destructeurs, le forcer à vivre: le voilà doté d'un souvenir grandiose, d'une âme, d'une imagination, d'un cœur, souffrant contre nature d'un amour que rien ne pourra assouvir, contraint de vivre sans pouvoir y accéder, auprès d'un petit monde dont la suprême loi est le grenier, que rien ne séduit autant que la richesse matérielle et dont les pléthores et les crises ne se résolvent que par la guerre.

Formin souffre atrocement dans son cœur et dans sa raison.

Nous l'avons abandonné errant seul le long d'un chemin. Il aperçoit au loin une troupe en marche et songe qu'il ne peut même pas se joindre à elle pour trouver l'oubli dans l'ardente agitation dont elle semble collectivement prise. Rien ne guide ses pas; il est affreusement seul, enviant ces modestes ouvrières qui n'ont pas fait trois pas sans trouver immédiatement, venant à leur rencontre des amies qui leur chuchotent à l'oreille des mots magiques de passe. Deux filles opposées se recourent, avec une hâte soudaine que semble provoquer le passage de gros nuages gris et menaçants masquant l'éclat du soleil au-dessus de leur caravane. Les mandibules vont bon train, inspectant le sol, y cherchant la trace invisible de la troupe, tâtant avec précaution chaque grain de sable, se communiquant les renseignements de route.

Sans y prêter attention Formin se voit instinctivement attiré vers la troupe grouillante; tout ce petit monde est tellement occupé que personne ne remar-

que sa présence. Délibérément il emboîte le pas à l'une des deux filles et n'est pas peu surpris d'observer avec quelle aisance il se trouve accomplir naturellement les mêmes gestes rituels, touchant au sol la trace invisible, recevant les indications de l'un, les redonnant à l'autre et ainsi de suite.

Formin songeait qu'il était bon parfois d'être entièrement absorbé par une tâche collective: la détresse lancinante dans laquelle, tantôt, toutes ses forces semblaient fait maintenant place à une douce fatigue qu'il surmonte allègrement. Le banal train-train de la vie quotidienne le reprend doucement en lui imposant la cadence rituelle des vivants. D'ailleurs ces gestes de tous les jours, de toutes les heures ne demandent pas qu'on y mette de l'esprit; n'ont-ils pas l'avantage d'être accomplis en même temps sous des formes diverses, mais si semblables, par ceux qui l'entourent? L'illusion est collective et les quelques rares individus qui tentent de mieux faire ou de réfléchir sur ce qu'ils font se laissent bêtement distancer par la file qui n'admet pas dans sa souveraine médiocrité que l'on discute sa loi issue des millénaires.

Des vociférations mettent subitement fin à ses rêveries:

— Ah çà alors, c'est inconcevable! Vous ne vous en rendez pas compte et vous l'amenez tranquillement parmi vous!

Formin se vit subitement devenu le centre d'un cercle formé par toute la troupe qu'il suivait, à laquelle s'étaient jointes des sentinelles nombreuses sorties du fort que l'on venait d'atteindre.

Le voile se déchirait. La masse reprenait ses droits. Ce n'est pas sans impunité que l'on peut trop longtemps promener une âme au milieu d'êtres qui en sont dépourvus. La méprise est encore possible parfois quand les apparences issues de l'adaptation ne permettent pas de déceler le tricheur — car n'en est-ce pas un celui-là qui vient mêler ses ailes arrogantes à la promiscuité réglementaire des pioches, des pelles et des carquois.

Formin ne peut plus se cacher. Il est livré à l'impudente curiosité de ceux auxquels il ne ressemble plus. Qu'importent à cette société en marche composée de travailleurs et de guerriers, les rêves de Formin, ses espoirs, ses déceptions, son amour, son âme en un mot?

Les sentinelles n'y entendent rien et tels les gardes d'Antigone, ont bien autre chose à faire que de l'écouter. La consigne est absolue.

Ne vient-elle pas d'ailleurs d'être renforcée peu de temps auparavant, à la suite de nombreux complots ourdis par des ennemis qui parvinrent à tromper la vigilance des sentinelles et à pénétrer dans les galeries du fort pour en reconnaître les moyens de défense.

Formin est entouré d'une foule vociférante qui l'eût certainement mis à mort si une réelle stupeur ne s'était emparée d'elle à la vue d'un phénomène de ce genre.

Quant à lui il réalise subitement, d'instinct, que c'est là, à l'intérieur de ce fort dont le secret est si bien protégé que se trouve sa reine. Entrer là est devenu pour lui le but suprême, quel qu'en soit le prix, quels que soient les moyens qu'il y dut consacrer. Les gardes qui ne comprennent rien à son cas ne sont pas moins surpris de voir l'air de ravissement qui baigne le visage de leur prisonnier quand solidement empoigné elles le mènent à l'intérieur pour le consigner au Préfet qui saura bien les en débarrasser d'abord et en disposer à sa guise ensuite.

On fait traverser à notre ami une infinité de galeries; c'est devant chacune le même cérémonial, la même procédure: les mots de passe doivent être dits à une multitude de sentinelles qui à leur tour se les répètent. Pourquoi tant de précautions? Que se passait-il? Formin ne peut imaginer qu'un tel déploiement de forces n'est justifié que par la garde des cellules longeant les galeries dans lesquelles devaient placidement et le plus naturellement du monde des femmes assises. Comment concilier leur douceur apparente avec la présence d'une sentinelle spéciale près de chacune d'elles.

Le sang de Formin bout; il pressent qu'au détour d'une galerie, il va revoir Formiane; une angoisse soudaine l'étreint à imaginer dans quel état il va la trouver; aura-t-elle su lutter contre son désespoir, quelles auront été ses souffrances lors de la mutilation des ailes; la présence continuelle de ces sentinelles attentionnées n'a-t-elle pas de quoi révolter tout l'être.

L'instinct de Formin ne l'a pas trompé, la voici! Il tente de se précipiter vers elle! Oh, l'imprudent! Son geste n'a pas échappé aux gardes. De toutes parts il en sort, comme prévenues par un signal secret. Formin étouffe sous la poussée brutale; il est bousculé, piétiné. La confusion est telle qu'il peut, mais au prix de quels efforts, se faufiler dans la foule, et le corps moulu, brisé, meurtri, blessé, approcher la cellule de Formiane. Il se trouve enfin tout près d'elle. Quelle extase! Elle va sans doute le reconnaître, se précipiter dans ses bras, le consoler, lui rendre par une caresse le centuple de ce qu'il a souffert pour elle! Mais non. Formiane sourit très gentiment. Oh! elle l'a bien reconnu: il est assez entreprenant ce petit, mais réellement un peu encombrant. Ne voilà-t-il pas qu'avec ses histoires il lui a fait sauter une maille du tricot auquel elle travaillait si paisiblement. Et puis cette bagatelle tout le temps! quelle légèreté! quelle inconscience! Tous les mêmes.

Pour Formin c'est un coup de massue. Il n'y comprend plus rien. Il saura bien la reconquérir mais on ne lui en laisse pas le temps; la confusion qui a régné un instant est vite dissipée et cette fois il est bien encadré par des gardes qui vont le conduire chez le préfet. Il lance vers sa reine un dernier regard désespéré dans lequel il met toute son éloquence, toute sa foi, mais ses yeux ne rencontrent pas ceux de Formiane qui sont repris par son tricot.

Le Préfet est un gros homme aux mandibules proéminentes. Devant lui un immense bureau. Comme instruments de travail un grand timbre humide et plus d'une vingtaine de cachets résumant les diverses décisions qu'il peut être appelé à prendre: mort, prison, guerre, attaque, repli, emprunts, armistice, traité de paix, bombe, gaz, etc...

Le préfet est en ce moment dévoré de perplexité; l'arrivée de Formin dans son bureau ne le distrait pas d'un angoissant problème qu'il est en train de résoudre: il a délibérément écarté tous les cachets pour n'en laisser que deux et il se demande lequel il va finalement choisir pour l'apposer sur un grand parchemin déployé sous ses yeux.

Formin que les gardes ont finalement abandonné, est dans l'angle de la pièce: il observe et ne comprend rien. Un pressentiment lui fait réaliser toutefois que c'est là devant lui que se trouve l'explication de pas mal de mystères. Ses yeux accoutumés à la pénombre peuvent en fin déchiffrer un grand G sur la poignée de l'un des cachets. Un petit effort, l'autre cachet, c'est un P. G? P? Mais que représentent ces dessins compliqués sur le parchemin. Echelle 1/2500ème? Et soudain Formin comprend tout! G, mais c'est «guerre»! Ce dessin compliqué, mais c'est le plan d'un fort voisin sans doute! ah! ah!

Le préfet lève la tête, il a remarqué sa présence. Il l'observe un instant et ne peut masquer sa stupéfaction.

— Incroyable! mais que faites-vous là? Vous deviez être mort! Quelle négligence! Il faut que je fasse tout par moi-même! Mais où est-il ce cachet? R.T.A.M! enfin le voici! approchez un peu jeune homme! votre carte de route.

— Je n'en ai point.

— Ne l'avez-vous pas eu à la consigne?

— Non — Et puis écoutez-moi. Ne faites surtout pas de bêtises. Vous semblez nerveux en ce moment — je veux vous aider. D'abord c'est celui-ci que vous devez prendre, pas l'autre. Paix! vous n'avez pas honte!

— Mais rien n'est prêt.

— Qu'importe — ne le dites à personne.

— Et puis après?

— Laissez-moi faire, je vais vous expliquer!

Ainsi fut conclu l'accord secret aux termes duquel, Formin s'engageait à prêter son concours pour mettre

au point la fabrication d'une arme secrète d'un pouvoir destructeur inconnu jusque là. En revanche, on lui promettait la vie sauve, la libération de Formiane sous certaines conditions et le libre droit de s'installer dans le lieu qu'ils se choisiraient après délibération et consultation libres et sans équivoque. L'accord devait rester secret jusqu'à la conclusion de la campagne contre la tribu ennemie.

Le soir même le préfet prenait la parole. Des sanglots d'émotion étouffaient les termes de son discours. Il annonça à la tribu entière qu'une charte historique venait d'être conclue et signée selon laquelle toutes les injustices séculaires seraient supprimées à tout jamais, que la loi dénommée naturelle selon laquelle les mâles doivent mourir et les femelles demeurer prisonnières est une loi inique qui devient abrogée de ce jour — que ce n'est pas par un effet du hasard mais plutôt un signe de la bienveillance divine que notre tribu peut être la seule à détenir le secret d'une arme nouvelle, que c'est au génie de la tribu qui avait enfanté un prodige tel que Formin, que devaient revenir le mérite et la gloire de remporter la victoire, que celle-ci était d'ailleurs certaine car les forces du mal ne pouvaient raisonnablement triompher de celles du bien.

Au petit jour les troupes sortirent du camp en chantant. Tout augurait d'une campagne facile et d'une victoire rapide. Un soleil exceptionnellement radieux en cette saison baignait de confiance le coeur des combattants. Ravitaillement excellent. Etat d'esprit parfait. On n'eut à enregistrer que quelques cas isolés d'hommes qui s'arrangeaient pour obtenir des stocks du ravitaillement et les vendre au dehors. Pendant ce temps les préparatifs allaient bon train pour équiper Formin d'un outillage colossal, usines, laboratoires, mines, extracteurs, collaborateurs, hommes de sciences, hommes de loi, philosophes, ministres des divers cultes, service de propagande, service de persuasion, censure, police, etc... le tout mis sous le couvert de la recherche du sucre plastique mais en réalité pour produire l'engin destructeur par excellence: la bombe dédétique. Une fourmillière grouillante d'énergies tendues vers un seul but, galvanisées par une seule pensée: «trouver le secret» grandissait tous les jours. Le temps pressait: l'ennemi devait certainement avoir eu vent du projet et n'hésiterait devant aucun obstacle pour aboutir. Les premiers essais entrepris sur les microbes donnèrent les meilleurs résultats. Il ne restait plus qu'à attendre le jour où l'usage concluant serait effectué sur l'ennemi lui-même. Les nouvelles venant du front ne laissaient pas d'inquiéter ceux dont la mission avait été de demeurer au fort, pour toute éventualité. Des combats acharnés se succédaient sans conclusion.

Ceux qui revenaient en faisaient des récits affreux. Les combattants s'acharnaient dans un corps à corps éperdu ne lâchant prise qu'après avoir achevé l'ennemi ou succombé eux-mêmes sous les coups et les morsures.

On avait vu des soldats, les bras coupés, continuer à se battre jusqu'à tomber mort d'épuisement.

Mais que faisaient donc les services de l'arrière. Qu'attendaient-ils pour envoyer cet engin destructeur tant promis?

Formin demanda trois jours encore pendant lesquels la cité entière travailla sans relâche à triple équipe. En longues files serrées les sapeurs ne cessaient de déverser dans les cheminées des flots de matériaux. Toute la circulation dans les galeries fut interdite à ceux qui ne participaient pas à l'oeuvre gigantesque. Enfin tout fut prêt! L'engin se présentait sous la forme d'un cylindre noir muni d'une capsule et d'un bouchon fileté à l'une des extrémités.

Des équipes spécialisées et soigneusement entraînées depuis de longs jours furent désignées pour traîner la bombe jusqu'à un promontoire désigné à l'avance, à portée de tir du fort ennemi. Quel risque allaient courir ceux dont la mission consisterait à deviser le bouchon? Cinquante volontaires se présentèrent — on en choisit dix, anciens repris de justice.

Une angoisse serrait à la gorge tous les collabora-

teurs de Formin: 2 minutes, une minute, 30 secondes, 29, 28, 27... Formin ne songeait qu'à Formiane. Pas un instant durant cette longue lutte que nuit et jour sans relâche il avait livrée à la matière, il ne l'avait oubliée complètement. Elle serait enfin à lui. Plus rien ne s'opposerait à leur libre amour.

Un petit sifflement se fit entendre, qui s'amplifiait et grandissait, déchirant l'atmosphère, secouant frénétiquement les couches d'air, strident, assourdissant, se modulant et se reprenant en une infinité d'ondes discordantes. Formin et ses collaborateurs virent de leur poste d'observation l'énorme nuage destructeur qui se dégageait de la bombe, rampait comme la lave d'un volcan, épousait le relief tourmenté du sol, contournait les promontoires, s'insinuait dans les moindres crevasse, les emplissait en débordait, ne laissant que la mort après lui.

La bombe dura 18 minutes et 32 secondes. Nos guerriers durent attendre deux jours avant d'oser pénétrer dans le fort ennemi. Une odeur amilacée flottait encore dans l'air. Le spectacle qu'ils eurent fut horrible. Le nuage avait agi sur les centres nerveux des ennemis: aucune trace de brûlure, les cadavres qui jonchaient les galeries demeuraient parfaitement conservés mais toute vie s'en était enfuie.

Quand tout danger fut écarté, une entrée triomphale fut décidée, avec revue, présentation des bombes et musique. Des tribunes furent dressées et la place d'honneur réservée à Formin.

Celui-ci dès l'annonce de la victoire s'était précipité chez le préfet.

«Formin: Toutes mes félicitations mon cher préfet, que je suis heureux, c'est le plus beau jour de ma vie.

Le Préfet: Mais oui, Formin, vous avez le droit d'être fier. C'est grâce à vous que nous gagnons.

Formin: Mais mon cher préfet qu'aurait valu ma bombe si vous n'aviez pas su par votre tenacité et votre éloquence faire tenir nos combattants le temps nécessaire. Enfin tout est bien! à propos...

Le Préfet: Oui mon cher Formin.

Formin: Je voulais simplement vous dire qu'en passant tout à l'heure j'ai vu les préparatifs de la revue. Je pense que vous ne verrez pas d'inconvénient à ajouter une chaise près de la mienne. J'aimerais tant faire la surprise à Formiane pour sa première sortie.

Le Préfet: Euh — oui — certainement, mais est-ce que vous y tenez réellement?

Formin: Mais oui.

Le Préfet: Parce que euh! les places sont numérotées, alors vous comprenez il faudrait peut-être dans ce cas que vous ne soyez pas au premier rang. C'est dommage nous vous avons très bien placé. Vous auriez tout vu de là.

Formin: Bah! ça n'a pas d'importance. Je comprends très bien: alors mettez-moi au troisième rang».

Un quart d'heure après...

«Formin: Alors tout est réglé mon cher préfet?

Le Préfet: Mais comment donc mon cher Formin. J'ai donné ordre immédiatement pour qu'on vous mette une place au cinquième rang.

Formin: Cinquième? Enfin c'est la même chose. Mais deux places n'est-ce pas?

Le Préfet: Deux?

Formin: Mais oui, Formiane et moi.

Le Préfet: Ah! c'est que voici, en réfléchissant bien, je me suis demandé si sa place était bien là dans les Tribunes. Je ne sais pas si vous réalisez bien, c'est gênant!

Formin: Au fond vous avez peut-être raison. Alors écoutez je reprends ma place au premier rang.

Le Préfet: Ah! c'est impossible elle est déjà prise par un général, qui nous a été imposé. A votre place, je serais furieux! — oh! vous avez raison, mais je vous en prie n'allez pas faire d'histoires pour ça — allez! heureux homme! vous la retrouverez après, tranquillement, — C'est ça, C'est ça! Excusez-moi encore!»

Les choses n'allaient décidément pas très bien pour mon brave Formin. Le petit désappointement qu'il avait eu à propos de la revue était oublié. C'était bien peu de choses. Mais la victoire remontait déjà à six mois et il ne lui avait pas été possible de voir Formiane une seule fois.

N'allez surtout pas accuser le Préfet. La question ne dépendait pas de lui.

J'avais en effet oublié de vous rapporter un petit détail qui ne m'était pas apparu très important mais qui semble maintenant entraîner des conséquences assez fâcheuses pour Formin.

Tandis que la bataille faisait rage et au moment où la victoire semblait se dérober de notre camp la tribu désemparée avait exigé à grands cris que des alliances fussent contractées. La formule ne présentait que des avantages: ces alliés donnaient toute l'aide possible, ils ne posaient que deux conditions, une répartition équitable du butin, on verrait bien ensuite comment l'opérer) et un examen collectif et amical de tous les problèmes (on aurait bien tout le temps ensuite de le faire).

Notre préfet, bien trop malin, ne révéla pas son accord secret avec Formin et ne souffla mot de la bombe dédétique. Pas si bête!

Et voilà notre ami aux prises avec la conférence qui groupe les chefs des quatre tribus alliées. Son cas est assez épineux: il y a évidemment l'accord conclu par notre préfet avec Formin, mais son exécution est si laborieuse! Firmin devait mourir. Il a eu la vie sauve. N'est-ce point assez? De quoi se plaint-il? Que vient-il réclamer? quoi! de vivre encore? Qu'on lui libère une reine? Non! ce n'est pas possible! ce serait ouvrir la porte à une série de revendications du même genre!

et puis vous ne voyez pas le danger permanent de laisser une reine en liberté? Mais c'est une source continue de conflits! on peut tout craindre! Et puis cette fameuse bombe qu'il nous rappelle constamment. Qu'il commence par nous montrer comment elle fonctionne — ou alors c'est de la provocation! etc... etc...

Formin a compris. Mais cette fois il ne se laissera plus faire. Il est écoeuré. Une sourde colère gronde dans son cerveau. Ce monde auquel par un hasard malheureux il s'est trouvé mêlé, il le hait. Il n'est pas fait à sa mesure. Des individus comme lui ne peuvent y vivre. Il est fou de s'être laissé prendre à l'illusion.

Ses pas l'ont guidé vers le dépôt des bombes... Ah! ils veulent en connaître le secret! Eh bien non! En voilà une qu'ils ne connaîtront pas; en voilà une autre et puis celle-ci et puis celle-là, et encore. Les nuages s'échappent des capsules. Formin a entrepris de les ouvrir toutes. Il a peine à s'enfuir assez vite pour ne pas être touché. Une diabolique excitation monte en lui à mesure qu'il opère. Sa folie est maintenant complète. L'insensé! Le sifflement multiplié à l'infini de toutes les bombes libérées se répercute en lui, formant écho. Il vient de condamner à la destruction totale toute son espèce: les bons, les mauvais, les lâches, les haineux, les menteurs, les placides, les victimes, les bourreaux, tous... sans distinction.

Cette histoire est très triste n'est-ce pas? je suis désolé maintenant de vous l'avoir contée. Mais ne ressemble-t-elle pas, sauf heureusement dans sa conclusion, à une autre que vous connaissiez déjà, et qui n'est pas de moi celle-là?

MAURICE MESSAWER

Don de l'Oswald Finney Memorial Fund à la Ville d'Alexandrie



Pour perpétuer la mémoire de Feu Oswald Finney, ses collaborateurs viennent d'offrir à la Ville d'Alexandrie une belle fontaine, oeuvre du sculpteur Scalet, qui orne le centre du jardin pour enfants «Lord Cromer» sis à proximité de la résidence et des bureaux de ce grand Citoyen et philanthrope.

Parmi les Autorités présentes lors

de son inauguration, S.E. Moustapha Fahmy Pacha, Directeur Général de la Municipalité d'Alexandrie déclara que c'était une «double initiative à tous points de vue. La conception de ce bassin fontaine et sa réalisation, dues au sculpteur Scalet, sont dignes d'éloges. Les proportions de la vasque comparativement à la statue et des deux par rapport au jardin et au

site entier ont fait l'objet d'une étude architectonique parfaitement harmonieuse. La sculpture a été siselée avec la grâce que l'on reconnaît être la plus grande qualité de Scalet; les deux fontaines, à portée de la taille des enfants; les excellents matériaux employés; le fini de l'oeuvre méritent l'hommage de vives félicitations».

POÈME A LA FLEUR ET A L'AMOUR

par Fouad Abou-Khater

« ...Comment la Vérité pourra-t-elle se faire jour et resplendir tant que l'Amour, cette Idée Divine dont est enceinte la nature et où tous les êtres se rejoignent, ne règne pas en maître sur le cœur des hommes? Et l'Amour inclut la sincérité, le désintéressement, le sacrifice.

L'Amour! Prière ardente qui monte vers l'Infini et qui emplit l'Éternité; oeuvre de lumière dont la sublime poésie se trouve partout dans la nature jusques et surtout dans la fleur symbole de l'innocence et de la candeur, âme qui parle à l'âme et qui, en se fermant le soir sur la chaleur du jour, se ferme, aussi sur le cœur de l'homme qui, s'étant amoureuxment penché sur elle, lui a confié ses peines et ses joies, ses ris et ses larmes, ses espoirs et ses désillusions, ses désirs, ses élans, ses découragements. Douce confidente qui, par son parfum, exalte la joie ou calme la souffrance. Et lorsqu'aux premiers rayons du jour, elle s'ouvre sous la caresse de la lumière et de la chaleur pour encore et toujours recevoir les confidences de l'âme humaine, tout un monde naît, vit et palpite dans son sein et qui n'a d'autre loi que l'amour. Des myriades de petits amants, montent à l'assaut de la femelle, attirés, grisés par son parfum. Tantôt elle s'offre, tantôt elle demeure inaccessible et alors la lutte est épique. Mais quel hymne à l'amour et quelle prière ardente!

La femme, Nahid, est elle aussi une fleur qui grise le cœur de l'homme de lumière et d'amour. Qu'elle s'offre ou qu'elle reste inaccessible, n'est-elle pas elle-même grisée d'amour, tout comme sa soeur la fleur! Et cet amour, qu'il dure une heure ou un siècle, n'est-il pas une prière ardente qui monte vers l'Infini, n'est-il pas aussi la joie puisqu'il apporte la lumière, et le chagrin qui enveloppe l'âme de ténèbres n'est-il pas un crime contre la nature?

A la vérité, Nahid, un seul amour doit inspirer l'homme jusqu'à la mort. Heureux ceux qui, du premier coup le trouvent et savent éviter les faux pas. C'est par là que le mariage est une loi de la nature, non pas le mariage conventionnel comme l'ont organisé les hommes au gré de leurs passions et de leurs intérêts, mais le mariage des cœurs comme le veut la nature. Il n'y a qu'à regarder vivre les êtres qui peuplent la terre, et ainsi la communion avec la nature se révèle-t-elle être le secret et la source de toute initiation.

Rêver, méditer, voir vivre toute chose. La vie invisible du monde ne nous échappe plus, et c'est là qu'éclate le génie du poète qui est au-dessus de tout génie parce que ce n'est jamais un domaine acquis, mais un champ sans bornes toujours renouvelé et toujours nouveau, où le lyrique crée, invente, découvre mille ressources, mille sources cachées, en perçant les mystères de la nature. Cet art du poète toujours créateur et toujours fécond qui façonne le monde à l'infini, le recréant même, cet art du cœur intentif et sensible qui, en mariant le sublime au réel, en communiant avec la divinité, impose le culte sacré de l'amour qui veut que toute chose s'apparente au bien moral, que tous les cœurs vibrent à l'unisson et soient humains, qu'ils sachent percevoir la beauté et comprendre la bonté, en s'identifiant à l'harmonie de la nature. Tout être quelque petit qu'il soit a sa mission dans le monde, et cette mission naît avec son cœur, et l'Idée Divine est là pour Tout diriger et nous conduire au but final, cette Idée qui veut que l'amour implique le sacrifice puisque aimer c'est mourir, et cette mort qui effraie tout les hommes n'est qu'un passage d'un état à un autre meilleur où la mission de l'être devient plus noble et plus élevée.

Nahid, penche-toi sur cette fleur, mais ne l'arrache pas, ne lui fais aucun mal. Penche-toi, respire-la, puis ouvre lui ton cœur. Ne la vois-tu s'émuvoir et palpiter de joie sous la caresse de ton souffle, parce que ton âme ressemble à la sienne? Regarde comme elle frissonne sur sa tige. Ne l'entends-tu pas te dire:

«Viens, petite soeur, enfant fortunée qui cherche en moi la paix ce reflet du ciel, je suis pour toi et non pour le passant indifférent dont les yeux sont frappés de cécité parce que son cœur est endurci. Il ne sait pas que Dieu a mis en moi toute la poésie de la nature pour que je tienne compagnie à l'homme aussi bien dans les heures de joie que dans les heures de douleur. D'une chaumière je sais faire un palais parce que j'apporte avec moi l'harmonie et l'amour. Le chatouement velouté de mes couleurs n'est-il pas un délice pour les yeux, et mon parfum un baume pour le cœur? Le poète ne cherche-t-il pas en moi sa source d'inspiration? Et de sa main tremblante le peintre ne s'essaie-t-il pas à mettre sur la toile toute la poésie de mon âme? Et le musicien ne met-il pas dans ses gammes toute l'harmonie que la nature a mise en moi! Et l'abeille et le papillon ne viennent-ils pas eux aussi se griser de mon miel? Et le sage qui est à la fois poète, peintre et musicien, ne sait-il pas, lui, pénétrer et exalter la beauté de mon système? Ne dis pas qu'éphémère et que passant avec le jour, je ne vis que l'espace d'un matin. Mon âme ne coule-t-elle pas dans ton âme pour s'y dissoudre? N'essaie pas de me cueillir pour empoisonner ta poitrine de mon parfum. Je sais qu'en m'anéantissant en toi, je te donnerai tout mon nectar; mais ce nectar sera pour toi pire qu'un poison si, de ton côté, tu ne sais l'anéantir en moi, si tes oreilles restent sourdes aux mots d'amour par lesquels mon âme parle à ton âme.

Lorsque aux premiers rayons du jour la terre sort de son paisible sommeil, mes pétales retiennent encore les pleurs de la nuit; mais en s'ouvrant à la lumière ils rendent au ciel sa rosée qui est la prière du soir, et le soleil vient me donner son baiser de flamme qui dure jusqu'à la nouvelle prière de la nuit. Et mon encens qui monte vers le ciel est l'ardente et sublime prière du matin qui chasse le frisson de la nuit. Hymne à l'Infini, à l'Éternel Amour.

Maintenant, petite soeur, tu peux me cueillir et me mettre sur ton cœur qui palpite!

FOUAD ABOU KHATER

LE CYPRÈS

Je suis l'arbre qui suit la ligne de la prière, quand elle s'élève d'une âme sereine.

Je suis la lance rougie par le sang du soleil et je garde l'Invisible du reniement et de l'ironie.

Je suis aux fêtes du paysage la soutane noire dont l'épreuve n'est pas encore achevée.

*Je suis le clocher au temple de la douleur, et pour les âmes qui ont un but, mon silence.
Sonne l'angelus du matin et du soir.*

ZACHARIE PAPANTONIOU

Traduction de Cléo J. Arapidès
(Rythmes en prose)

QUATRE ANGLAIS JOUENT "HAMLET"

Par Joanne Holbrook

L'Hamlet de Shakespeare est un caractère permettant tant d'interprétations différentes qu'il a fasciné tant les acteurs que le public depuis des siècles. L'article suivant discute les interprétations de quatre grands acteurs contemporains: John Gielgud, l'une des plus grandes vedettes de la scène anglaise d'aujourd'hui; Donald Wolfit, spécialiste de Shakespeare et directeur d'une compagnie d'acteurs; Alec Clunes, directeur de l'Arts Theatre Club à Londres; et Robert Helpmann, premier danseur des Ballets de Sadler's Wells.

Au cours de ces deux dernières années, les amateurs de théâtre londoniens ont pu comparer quatre acteurs de marque dans le rôle d'Hamlet. Ce caractère de Shakespeare est peut-être le rôle le plus populaire dans tout le répertoire théâtral et a fasciné les acteurs — voire même les actrices — du monde entier durant les trois derniers siècles.

Les quatre Hamlets londoniens ont été John Gielgud, une des grandes vedettes britanniques; Donald Wolfit, spécialiste de Shakespeare et directeur d'une compagnie d'acteurs; Alec Clunes, l'entrepreneur directeur de l'Arts Theatre Club à Londres; et Robert Helpmann, premier danseur des Ballets de Sadler's Wells, qui succomba à la fascination du rôle en le dansant, et qui n'eût de cesse qu'il l'eût joué dans son intégralité.

Toutes les quatre interprétations ont été extrêmement intéressantes et complètement différentes l'une de l'autre. Celle de Gielgud était caractérisée par son attitude de lassitude esthétique; Helpmann était nerveux et excitable; Wolfit, vigoureux et passionné; et Clunes, d'un romantisme idéaliste éperdu.

Ce fut une expérience dramatique de premier ordre d'observer les conceptions diverses que ces artistes ont apportées du jeune prince «cortisan, soldat, érudit...», «l'espoir de l'Etat, le miroir de la mode et l'arbitre des élégances», auquel le mot «noble» est appliqué à plusieurs reprises, et non point seulement en ce qui concerne sa naissance. Concilier ces qualités avec les névroses psychologiques d'Hamlet et faire de lui un personnage sympathique et convaincant est la première tâche de l'acteur qui entreprend de jouer ce rôle.

Dans l'Hamlet de Gielgud, il y a avant tout l'artiste déçu, qui, n'eût été le sort contraire et sa propre agitation, aurait pu être heureux avec un pinceau, un ciseau, ou un recueil de poèmes en main. Il est aussi déplacé à la cour du Danemark qu'un violoniste de grande classe dans un jazz-band. Incompris, contraint par le sort à des actes auxquels il répugne, privé du peu qu'il désire de cette vie, cet Hamlet est infiniment solitaire, infiniment tragique, et complètement convaincant.

Donald Wolfit, d'autre part, ne peut pas réduire sa virilité naturelle aux limites du rôle. On ne peut pas s'imaginer que son Hamlet aurait hésité longtemps avant d'assassiner Claudius, ou qu'il se serait privé de l'amour d'Ophélie. Il aurait vaincu son complexe maternel, interrompu les diatribes de Polonius avec une invite à boire une cruche de vin, plutôt que de laisser son irritation le maîtriser. Néanmoins, il y a des moments où cet acteur sait empoigner son public, et tous les incidents dramatiques de la pièce sont bien rendus: la scène du duel est superbe, et il a le sens artistique

nécessaire pour amener un superbe rideau final avec les dernières paroles d'Hamlet: «de reste est silence», en omettant l'«anticlimax» de la scène de Fortinbras.

Pour Robert Helpmann, Hamlet n'est qu'un névrosé, une mince figure dans un monde de géants, un enfant difficile parvenu à l'âge d'homme. La mise en scène, avec ses effets de vastes et froids espaces, contribuait également à rapetisser par contraste l'acteur qui, sur la scène surpeuplée, était à peine perceptible. Il souligne le déséquilibre de l'esprit d'Hamlet; le rythme fiévreux de son débit, ses gestes nerveux, son émotion agitée et excessive, tout cela est anormal. On a pitié de lui, certes, mais c'est plutôt la compassion détachée qu'on ressent pour les pensionnaires d'un asile d'aliénés que la sympathie profonde qu'évoquent les souffrances d'un être humain plus facile à comprendre. Il y a, néanmoins, beaucoup d'intelligence dans sa version, et Helpmann a le courage, en reprenant un rôle chargé de traditions, d'être complètement individuel.

La version d'Alec Clunes est fortement émotionnelle, et rend complète justice au chagrin d'Hamlet pour son père, à sa rage jalouse pour sa mère, à son affection pour Horatio, et à son amour pour Ophélie. Clunes est essentiellement un acteur romantique et s'élève à une hauteur remarquable dans les nombreux passages qui lui donnent l'occasion de belles envolées lyriques. Ce n'est que dans les passages purement dramatiques qu'il cesse parfois de tenir son public en haleine.

Par dessus tout, comme tous les caractères de Shakespeare, Hamlet est une création poétique. Quelques-uns des plus beaux vers de la langue anglaise lui sont attribués, et l'auditeur s'attend à entendre ces vers résonner à nos oreilles comme de la musique. La voix puissante de Wolfit convient peut-être mieux à Falstaff, à Shylock ou à Lear, mais aucun rythme, aucune harmonie des mots ne lui échappe. On a l'impression que Gielgud a peut-être joué le rôle trop souvent pour donner à ses soliloques toute la fraîcheur que nous attendons, comme on attend les grands airs d'un opéra bien connu, mais sa version n'en est pas moins très belle. Dans le cas d'Helpmann, il était peut-être impossible d'espérer la perfection dans un rôle qui exige une longue expérience dans l'art de dire les vers. Clunes, par contre, a un double avantage à cet égard: non seulement il a une perception très fine de la qualité du langage de Shakespeare, mais sa langue toute entière est à l'unisson pour l'exécution de la symphonie shakespearienne, ce qui n'est pas un mince éloge.

Quant à l'apparence, Shakespeare indique qu'Hamlet était plutôt gras; étant danois, il était vraisemblablement blond, et devait avoir une trentaine d'années. Sur la scène, Hamlet est presque toujours brun, mince, et d'un âge allant jusqu'à la cinquantaine. Des quatre, c'est Clunes qui est le plus agréable à regarder, étant grand, jeune et bien fait de sa personne; assez jeune pour être étudiant, pour avoir une fixation maternelle, et pour rendre plausible la passion de Claudius pour Gertrude.

Ces avantages ajoutent énormément à son interprétation, qui, à bien des égards, est la plus remarquable des quatre. C'est un compromis harmonieux entre la technique trop facile de Gielgud et de Wolfit et celle, un peu trop laborieuse, de Helpmann. Le plus important est qu'elle est encore à l'état fluide, de sorte que, dans les détails où elle n'est pas à la hauteur remarquable qu'elle maintient généralement, il peut encore espérer atteindre la perfection. Quand ce moment arrivera, l'Hamlet de Clunes pourrait bien compter parmi les plus belles créations shakespeariennes qu'on ait vues de mémoire d'homme.

JOANNE HOLBROOK

INTERVIEWS A PARIS

par John Papasian

GABY MORLAY

Gaby Morlay m'invite à dîner au Club de l'Élysée. Je rencontre un diplomate exilé du Paraguay, une actrice appesantie de bijoux, une cantatrice de l'Opéra avec son mari également chanteur, un ex-ministre du ravitaillement et une élégante Égyptienne festonnée par Maggy Rouff.

Mademoiselle Morlay est en tailleur noir aux poignets serrés par une dentelle double qui lui couvre les mains et ne laisse apparaître qu'avec la rareté du rayon vert une immense émeraude en cabochon. Elle porte une calotte noire fondue dans un amas de plumes d'aufuche blanches qui lui tombent sur les épaules et se mêlent à ses cheveux châtains.

«Je suis claquée», dit-elle. «J'ai mauvaise mine».

«Mais non, voyons», font en chœur les invités.

«Je n'ai fait que tourner toute la journée. Un nouveau film. On ne prenait que les scènes debout. Vous pensez. Il est peu soulageant de se tenir sur les pattes de derrière pendant huit heures. J'ai une femme qui me double. Mais les différentes peaux ne réagissent pas de la même façon à la lumière. Il a donc fallu que je sois là tout le temps.»

Le maître d'hôtel passe des soles meunières sous le nez retourné de l'étoilé. Elle approuve d'un geste de la tête qui éparpille les plumes.

«Aimez-vous tourner des films?» demandai-je banalement, me sentant loup déguisé en agneau en lui soutirant un reportage sans qu'elle ne s'en rendit compte.

«Je déteste ça.»

«Trouvez-vous le théâtre plus direct?»

«Certainement. On est en contact direct avec le public. On se met dans l'atmosphère. On sent de plus en plus son rôle. On le vit, en somme. Au cinéma on prend n'importe quelle scène à n'importe quel moment. On commence par le bout et on finit par le commencement. On fait et refait des scènes jusqu'à ce que vous tombiez de fatigue. C'est assommant. Dans ce film je porte une perruque compliquée qui gêne tous mes mouvements».

«Vous en portiez une sur scène dans «Charlotte et Maximilien».

«Ne m'en parlez pas. Je quittais les studios pour courir au théâtre. Heureusement ça n'a pas tenu l'affiche longtemps. Comme j'aimerais retourner dans votre magnifique pays. Me reposer au bord d'une dahabieh. Oublier tout».

«Vous avez dû beaucoup endurer pendant la guerre».

«Comme tout le monde. On manquait de tout. On travaillait comme

des nègres. On était témoin d'actes atroces. A part les bombardements et le chantage de certains gens, il nous était devenu naturel de voir des mères aux yeux secs, serrant la chemise d'un fils fusillé. De voir des jeunes gens tués par sport. Des femmes poussées nues, à la pointe de la baïonnette, le long des Champs-Élysées et achevées à l'Arc de Triomphe. Des vieillards criblés de balles, gisant par terre, visités journellement par leurs bourreaux qui suivaient sadiquement les effets d'une mort lente. Des filles violées par vingt hommes et puis jetées par la fenêtre ou bien forcées de se pendre elle-mêmes. Des choses invraisemblables qu'on voyait de ses propres yeux. Tant d'années de privations, de souffrances, d'amertume, d'atrocités. Pour aboutir à quoi? Comprenez-vous pourquoi je veux changer de climat, me rebaigner dans votre soleil éclatant. Oublier. Me refaire».

«Ne nous donnez-vous pas quelques représentations?»

«J'aimerais surtout me reposer».

«On vous aime beaucoup en Egypte».

«Dans ce cas, je ne conseillerais pas à vos compatriotes de voir mon dernier film, «Lunegarde». Il est infect».

«Chez nous le public va au cinéma pour voir Gaby Morlay.»

«Il changerait d'avis sur Gaby Morlay s'il le voyait», dit-elle avec son petit rire nerveux caractéristique. «La pellicule qui a été achetée était ancienne et grattée. Il y avait des restrictions d'électricité. Il faisait un froid de canard. Pour nous empêcher de souffler des nuages de buée on nous donnait de la glace à sucer. Vous vous rendez compte. Ah ça alors, je vous conseille d'aller me voir».

Le diplomate du Paraguay harangue sur les restes du fascisme dans certains pays. La cantatrice ayant ôté son chapeau maintenant qu'elle a produit son effet, nous informe qu'elle s'habille toujours chez Jean Dessès qui, bien que théâtral, est sobre dans ses grandes lignes. L'ex-ministre de l'Approvisionnement attaque son poulet arrosé de champagne brut, en se plaignant amèrement des restrictions.

Gaby vide son verre, prend de l'Évien, puis reprend du champagne.

«Ca va mieux», dit-elle.

«Aimeriez-vous danser?» lui proposai-je.

«Merci, je ne danse pas.»

«Non?»

Elle rit à l'incrédulité de mon expression.

«C'est-à-dire...» elle regarde l'ex-Ministre, «c'est-à-dire, je ne danse que le tango».

Je me lève pour prier l'orchestre de jouer, pour l'attrayante artiste, une musique plus languide et plus en rapport avec son état d'âme de ce soir.

MISTINGUETT

Harry Seguela, premier danseur de Mistinguett, me conduisit chez elle, au sixième étage, boulevard des Capucines.

On sonna. La porte fut brusquement ouverte par une personne aux cheveux blond cendré dont une des mèches était prise entre des fers à friser: Mistinguett.

«Ca sent l'ail chez-moi. Entrez.»

Il neigeait dehors. La chaleur du petit salon chinois dix-neuf-cent-vingt-huit nous enveloppa. Sur les murs étaient peints des branches d'amandiers en fleur. Frise rouge. Moquette noire. Une partie de dragons bleus devant la cheminée. Et un immense miroir devant lequel elle se frisait.

«Vous venez d'Égypte», dit-elle de sa voix rauque. «Vous avez pourtant l'accent belge».

Lino Carènzio des Folies-Bergères était par terre en train de choisir son nouveau répertoire et chantonnait, pour la taquiner, des rengaines que Mistinguett chantait dès avant le temps ou commencent nos souvenirs.

«Excusez-moi mes enfants, mais je n'ai rien à vous offrir».

«Bien entendu», murmura l'un de ses amis.

Le chat gris entra fièrement, passa sur les feuilles de musique étalées par terre et alla se rechauffer près des dragons. A ce moment arriva Bobby, le second danseur, avec une paire de bottines sous le bras.

«Enfin!» s'écria Mistinguett.

Elle s'assit pour les essayer. Cria de douleur lorsqu'elle se mit à marcher.

«Là, vous voyez. Dessous. Ca me fait mal.» Puis d'une voix d'enfant, «Ca me fait mal, que voulez-vous.»

Elle oublia les bottines et continua à s'onduler tout en me posant des questions sans réponses, parlant avec Seguela, et donnant des instructions à Bobby, sans oublier le chat qui était venu ronronner à ses pieds.

«Je n'ai jamais été en Égypte», dit-elle. «J'aimerais tellement y aller».

«Qu'attendez-vous, Miss?»

«Je partirais demain si je trouvais un bon impresario. Croyez-vous qu'il vaudrait mieux prendre avec moi ma revue entière?»

«Les gens sont très critiques chez nous. Au moindre accroc la campagne de presse ruine les plus grands artistes».

Seguela me donna les détails. Pour une tournée il faudrait, à part la vedette et ses deux danseurs, huit boys, dix girls et dix mannequins. Une véritable armée.

Puis on parla de robes. Mistinguett se rappela que je lui avais été présenté avant la guerre par Jean Dessès.

«Mais oui. Et comment va ce cher Jean?»

«Il est en convalescence après une attaque d'oreillons.»

«Il n'a donc pas assisté à sa propre présentation de robes. Pauvre Jean. C'est grave, les oreillons?»

«Pas pour les enfants,» lui expliqua-t-on. «Mais pour les hommes elle peut avoir de graves repercussions au bas ventre.»

«Tiens,» dit la vedette de tant de décadences. «Moi que croyais que c'était une infection de l'oreille.»

Sur scène, me racontèrent ses boys, la Miss perd parfois la mémoire. Sans bouger les lèvres les garçons lui soufflent ses couplets. Lorsqu'elle est de bonne humeur elle continue en souriant. Sinon, elle les arrête en pleine chanson et s'écrie:

«Dites-donc. Je connais mon métier.»

Une fois, Harry ayant, à genoux devant elle, chanté sa chanson d'amour en regardant le premier rang de fauteuils d'orchestre, il se vit arrêté brusquement par elle.

«Arrête,» dit la Miss au milieu de la chanson, à haute voix pour que le public entende. «Pourquoi regardes-tu les fauteuils d'orchestre en chantant? Tu crois que ces gens sont tes amis. Eh bien, tu vois toutes ces têtes en bas? Ce sont tous des snobs. Regarde là-haut: le poulo. Les amis d'un artiste sont là. Ce sont eux qui te créeront. Chante pour eux.»

Et elle lui fit recommencer, devant une salle délirante, les yeux levés vers le poulailler.

En traversant les frontières cette femme ne montre jamais de passeport. De sa voix rauque elle lance:

«Mistinguett.»

Et on la laisse aussitôt passer.

Je sais que l'Égypte la laisserait passer avec autant d'empressement si l'offre d'un impresario égyptien arrivait à la séduire jusqu'à la conduire sur cette terre du Nil.

GEORGES MARCHAL

La pièce de théâtre de Crommelynek vibrerait, tressaillait, s'enflait et se décongestionnait avec vigueur. Et nous, le public, participions aux péripéties émotives émises de la scène. Mais c'était plus les péripéties du protagoniste, Georges Marchal, qui nous enchaînaient et nous entraînaient derrière un char d'esclave, que celles du «Cocu Magnifique».

Car Georges Marchal inspirait par sa beauté et sa virilité blonde la farce dont il faisait une comédie superbe.

Dès le premier moment où, le Cocu ayant minutieusement énuméré les charmes et les raisons de son amour pour sa femme Stella et ayant avec le même souffle, été rongé par la jalousie jusqu'aux sommets de la divagation raisonnée et de la logique illogique, Georges Marchal nous tint haletants et ne nous posait à terre, aussi exténués que lui que lorsque le rideau fut baissé.

C'est un jeune qui a beaucoup d'avenir. Il ne se contente pas de parer la scène avec ses longs muscles de nageur et ses cheveux de lin. Il va au devant des situations. Comme un torero, il prend le taureau par les cornes. Un jeune qui ira loin s'il apprend à mûrir sa jeunesse.

J'ai été le voir dans sa loge. Il a fallu attendre quelques minutes pendant que les ouvriers plaçaient les estrades pour la pièce prochaine: Caligula. Durant ces quelques minutes le jeune artiste s'était déjà démaquillé et vêtu d'un costume gris. A un ami qui était allé le voir:

«Assieds-toi, cocotte,» dit-il en souriant, et se tourna vers moi.

Je lui fis les compliments habituels, sentis cependant.

«Vous êtes trop aimable. C'est un rôle exténuant. Je n'ai plus de voix.»

Je lui dis que je rentrais dans quelques jours en Égypte, et que s'il me donnait une photographie je lui écrirais, bien que pas journaliste, un article dans les journaux de mon pays.

«Ils s'intéressent aux jeunes,» terminai-je.

«On pourrait peut-être prendre un verre ensemble,» suggéra-t-il.

«Quand seriez-vous libre? Je quitte après-demain.»

«Voudriez-vous me passer un coup de fil?»

Il déchira un bout de papier orange et ébaucha: G. Marchal, TRO 61-32.

«Vers quelle heure?» demandai-je.

«Pas trop tôt.»

«Dix heures et demie demain?»

«Onze heures,» fit-il avec un sourire.

«Je me lève tard aussi.»

On rit. On se donna la main. Il me remercia, je ne sais trop pourquoi. Je le remerciai donc à mon tour.

«A demain,» répéta-t-il pendant que je quittais la loge embaumée des fards et des cosmétiques du théâtre.

«A demain,» promis-je.

Mais un coup de téléphone de la compagnie de navigation m'avertit d'un changement d'horaire.

Et mon verre avec Georges Marchal ne fut jamais commandé. Et mon interview pour l'Égypte ne fut jamais prise.

Du moins, ce voyage-ci.

JOHN PAPASIAN

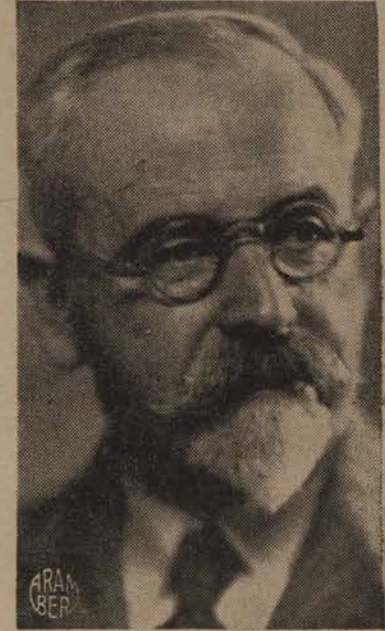
La Mort d'Hubert Pernot

Tous ceux qui, de loin ou de près, s'intéressent à la philosophie et aux lettres Grecques, ainsi qu'aux productions intellectuelles de la Grèce contemporaine, connaissaient et aimaient, tant en Grèce qu'à Paris, le grand savant que fut Hubert Pernot.

Toute sa vie fut remplie par des études et des recherches désintéressées, et par un enseignement dont ses anciens élèves ont gardé un souvenir charmé, car il savait joindre, à la profondeur de ses connaissances littéraires

et philosophiques, l'agrément et la saveur d'une bonhomie alerte et toujours bienveillante.

Il avait à l'égard de la Grèce, qu'il connaissait bien pour y avoir longuement séjourné, un amour clairvoyant, sincère et profond. Aussi est-ce avec la même anxiété et le même déchirement qu'il ressentit les souffrances de la France et celles de la Grèce pendant ces dernières années. Ayant été lui-même si cruellement atteint par la



M. Hubert Pernot

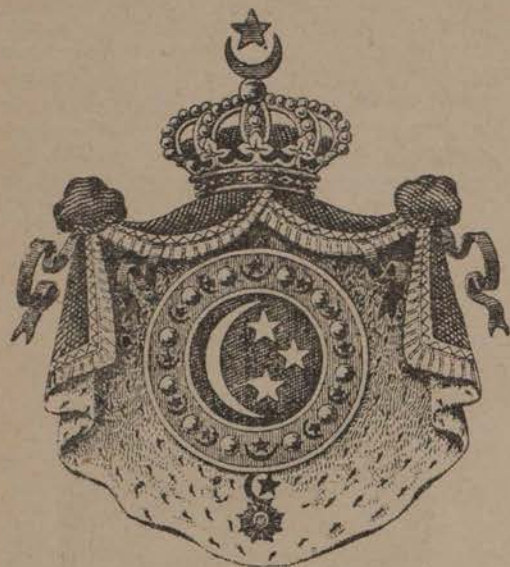
mort affreuse de sa fille au camp de concentration d'Auschwitz, il pouvait mieux que quiconque comprendre le martyre de la Grèce, souffrir avec elle, et communier dans le même aurore de la liberté et de la paix.

Sa carrière universitaire fut brillante, et nombreuses ses productions. D'abord professeur de grec moderne à l'École des Langues Orientales de Paris, il fut ensuite nommé à la Sorbonne et organisa l'Institut néo-hellénique. C'est là que pendant de nombreuses années il enseigna aux étudiants français et étrangers la philosophie et la littérature grecques modernes, et qu'il les initia aux secrets de la phonétique. Après une thèse sur le dialecte stathorien, il publia une grammaire grecque en deux parties, une étude sur la langue des Évangiles, un recueil de textes accompagné de leur traduction, un petit dictionnaire de la langue usuelle, et de très nombreuses études et traductions.

Avec lui disparaît, en même temps qu'un savant à l'esprit clair et intrusif, un des nombreux amis français de la Grèce, un de ceux qui, ayant une fois connu la délicieuse clarté du ciel de l'Hellade et la fraternité spirituelle qui unit ces deux peuples, l'ont chérie et défendue comme leur propre patrie.

SEM.

Le Monde Officiel et Diplomatique



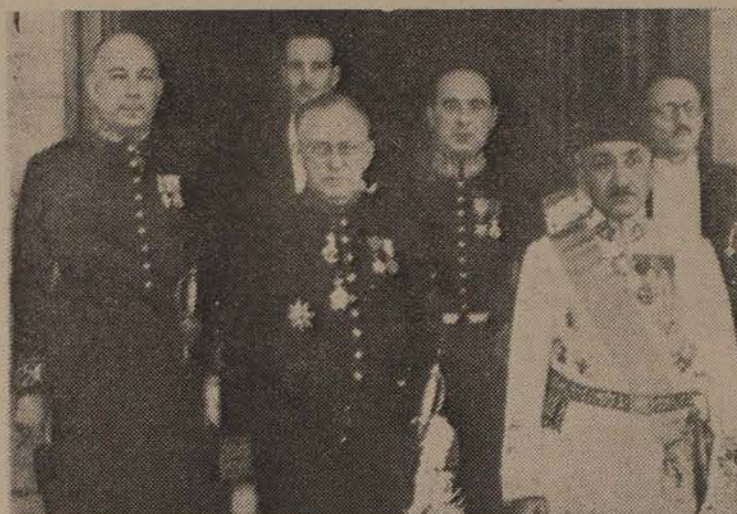
Le lundi 17 Juin 1946 à midi Son Excellence Monsieur Georges J. Triantafyllidès a été reçu au Palais d'Abdine en audience solennelle pour présenter à Sa Majesté le Roi ses lettres l'accréditant comme Envoyé Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire de Grèce en Egypte.

Son Excellence le ministre accompagné de Son Excellence Ismail Teymour pacha, premier Chambellan, s'est rendu au Palais royal, dans une voiture de gala de la Cour, escortée par un détachement de la Cavalerie de la Garde Royale, et suivie d'une autre voiture de gala ou avaient pris place MM. les membres de la légation de Grèce.

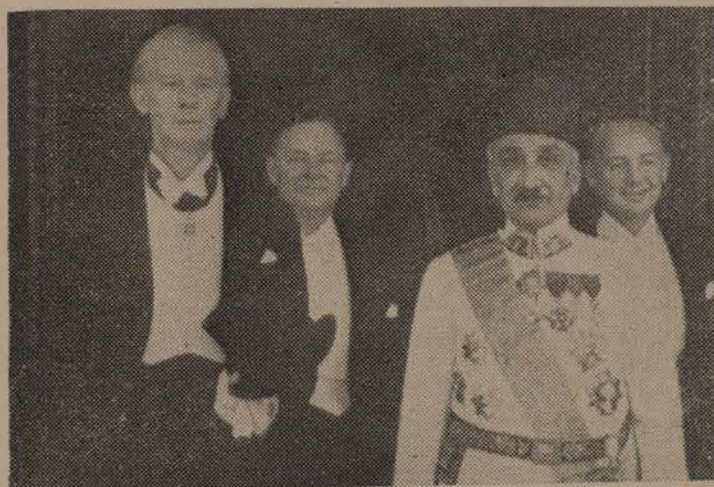
A son arrivée ainsi qu'à son départ Son Excellence le ministre a été salué par une garde d'honneur musique en tête.

Ont assisté à cette solennité Son Excellence le Ministre d'Etat chargé du Ministère des Affaires Etrangères, Son Excellence le Grand Chambellan, Son Excellence l'Administrateur Général des Biens Privés et des Palais Royaux, Son Excellence l'Aide de Camp en Chef et le Chef p.i. du Cabinet de Sa Majesté le Roi.

Le Même jour, à 12 h. 30 p.m., Son Excellence le Major-Général François Henri Theron a été reçu au Palais d'Abdine en audience solennelle, pour présenter à Sa Majesté le Roi, ses lettres l'accréditant comme Envoyé Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire de l'Union Sud-Africaine en Egypte.



LL.EE. M. Georges Triandafilidès, Ministre de Grèce en Egypte, a, au cours d'une audience solennelle au Palais d'Abdine, présenté ses lettres de créance à S.M. le Roi. On voit ci-dessus, S.E. M. Triandafilidès, photographié à l'issue de la cérémonie, en compagnie de S.E. Abdel Latif Talaat pacha, Grand Chambellan, et des membres du personnel de la Légation de Grèce.



S.E. le major-général Theron, nouveau Ministre d'Afrique du Sud, quittant le palais d'Abdine en compagnie de S.E. le Grand Chambellan et du personnel de la Légation.

Son Excellence le ministre accompagné de Ali Rachid bey, Deuxième Chambellan, s'est rendu au Palais Royal, dans une voiture de Gala de la Cour, escortée par un détachement de la Cavalerie de la Garde Royale et suivie d'une autre voiture de Gala ou avaient pris place M. le deuxième secrétaire et M. le troisième secrétaire à la Légation de l'Union Sud-Africaine.

A son arrivée ainsi qu'à son départ

Son Excellence le ministre a été salué par une garde d'honneur musique en tête. Ont assisté à cette solennité Son Excellence le Ministre d'Etat chargé du ministère des Affaires Etrangères, Son Excellence le Grand Chambellan, Son Excellence l'Administrateur général des Biens Privés et des Palais Royaux, Son Excellence l'aide de camp en chef et le chef p.i. du Cabinet de Sa Majesté le Roi.

A la Légation de France



M. Robert du Gardier, Chargé d'Affaires de la Légation de France, au milieu d'un groupe de membres de la colonie française.

A l'occasion de la Fête Nationale du XIV Juillet la Colonie Française et les nombreux amis de la France s'étaient rendu à la Légation de France au Caire, où M. Roger du Gardier, Chargé d'Affaires, reçut leurs félicitations en leur réservant cet accueil particulièrement aimable dont il a le secret. Des rafraîchissements furent servis aux convives, et à l'issue de cette réception les discours suivants exaltant l'amitié Franco-Egyptienne furent prononcés et vigoureusement applaudis par l'assistance.

Discours de M. Dejardin

C'est au nom de la Colonie française que M. Dejardin prit la parole au début de la cérémonie, et s'exprima en ces termes:

«Les Français qui sont en Egypte depuis longtemps se souviennent de la joie générale qui marquait autrefois au Caire la solennité du 14 juillet. Sans doute, comme aujourd'hui, la matinée se déroulait en manifestations oratoires, au cours desquelles le ministre de France et le premier député de la nation exprimaient leur attachement à la République. Mais une fête nocturne avait lieu au jardin de l'Ezbekieh tout illuminé, un feu d'artifice était tiré, la joie populaire était déchaînée, l'animation durait jusqu'à l'aube.

«Notre état d'esprit actuel ne nous incite guère à de bruyantes réjouissances. De longues années passeront avant que les Français aient oublié une catastrophe qui n'avait pas eu de précédent.

«Une philosophie trop simpliste consistait à envisager que tous les malheurs seraient finis avec la libération du sol national. Beaucoup d'entre nous avaient une tendance à s'y rallier et se laissaient aller à croire qu'une fois le dernier sous-marin détruit, le voyage vers Marseille serait chose facile. Nous avons dû déchanter. Aux efforts qu'il a fallu déployer pour gagner la guerre on mesure mieux maintenant ceux qui sont nécessaires à la reprise économique...

«Comme nous a tant de fois avertis le général de Gaulle, il y a beaucoup à faire chez nous dans la machine administrative pour qu'elle fonctionne mieux et pour arriver à la coordination des efforts.

«A ne regarder que les difficultés, les soucis journaliers de nos compatriotes, surtout dans les banlieues des grandes villes industrielles, on risquerait de se laisser aller au désespoir; si on regarde l'ensemble du pays, le comparer avec d'autres, nous donne confiance dans l'avenir...

«Monsieur le Chargé d'Affaires, je vous prie de transmettre à M. Bidault, chef du Gouvernement provisoire l'expression de l'attachement de la Colonie française du Caire aux institutions républicaines et les vœux que nous formons pour le rapide établissement d'un Gouvernement définitif.

«En ce jour de fête nationale, nos pensées se portent vers le général de Gaulle qui, le 18 juin 1940, n'a pas désespéré du sort de la Patrie, qui pendant 6 ans a incarné l'âme résistante du pays, et grâce à qui la France, ayant toujours été présente aux combats, a aujourd'hui une place dans l'occupation interalliée de l'Allemagne et dans les Conseils.

«Nous lui en exprimons une fois de plus notre reconnaissance et l'assurance de notre attachement.

«En terminant, je vous demande, Monsieur le Chargé d'Affaires, d'être notre interprète auprès de S.M. le Roi Farouk 1er pour lui faire agréer, à l'occasion du 14 juillet, les respectueux hommages des Français du Caire».

Discours de M. Du Garnier

Le Chargé d'Affaires de la Légation prit ensuite la parole et il prononça le discours suivant:

«L'an dernier nous avons célébré ici le 14 juillet de la Victoire, celui aussi de la libération complète de notre pays.

«Avec le recul dont nous disposons aujourd'hui, je crois que nous pou-

vons dire que la grande fête de la Victoire a été pour le monde entier — plus que le 8 mai 1945 — le jour où l'on a appris la libération de Paris, notre capitale, comme son occupation par les Allemands avait marqué le début des jours vraiment sombres.

«Même dans des pays lointains où la France est relativement mal connue et le français fort peu parlé, on a pu ce jour-là constater le soulagement considérable et la joie que provoquait parmi les populations la grande nouvelle que l'on venait d'apprendre. C'est là que nous, les officiels français, avons le mieux senti les liens profonds qui relient notre pays à tous ceux qui sont épris de liberté.

«Il me semble qu'après avoir célébré l'an dernier la notion de liberté, il serait souhaitable cette année de célébrer plus particulièrement un autre des termes de notre trilogie nationale: la fraternité...

«Personne ne peut plus vivre seul à l'heure actuelle, les individus non plus que les nations; nous avons besoin des autres comme les autres ont besoin de nous. Le «splendide isolement» ne mènerait à rien. Si nous voulons que les autres nous aident, il faut que nous soyons prêts à les aider ou que nous leur prouvions tout au moins que nous pouvons, le cas échéant, leur être de quelque utilité. Nos années d'épreuve nous ont donné une expérience précieuse et nous saurons tous, j'en suis sûr, comme le souhaite notre gouvernement, en faire profiter utilement tous ceux qui le désirent...

«Qu'il me soit permis encore une fois de vous demander de faire confiance à notre gouvernement et à la sagesse du peuple de France pour rétablir chez nous le bel équilibre et l'harmonie qui nous sont nécessaires. Ne demandons pas de choses impossibles, au gouvernement ou à l'administration: la meilleure bonne volonté ne peut permettre des miracles — même en matière de transports.

«C'est dans cet esprit que je vous propose, mes chers compatriotes, d'adresser vos vœux à M. le Président Bidault et aux membres du gouvernement, dont la tâche souvent ingrate est soutenue par la confiance qu'ils mettent dans les destinées lointaines de notre pays.

«N'oublions pas non plus le grand Français dont la foi et la volonté nous ont soutenus pendant la pire période de notre histoire et qui, de sa retraite, volontaire, veille toujours sur nous tous et demeure prêt, j'en suis sûr, à reprendre sa tâche si la France croit devoir à nouveau faire appel à lui.

«Je vous demande, enfin d'associer à nos vœux cette Egypte où nous vivons et dont l'hospitalité ne s'est jamais démentie, même dans les jours les plus sombres, sous l'impulsion de son grand Souverain dont la hauteur de vues et la générosité constituent les meilleurs atouts de l'harmonie et de la sécurité internationales dans cette région du monde».

Pour les grands Blessés Hellènes

S.A.R. La Princesse Héritière de Grèce, accompagnée par le Prince Constantin et la Princesse Sophie et de MM. D. Zerbinis et G. Contomichalos remettant les « Croix du souvenir » aux grands blessés hellènes

Le 26 Juin, S.A.R. la Princesse Héritière de Grèce offrit au Cercle Athlétique «Milon» un thé en l'honneur des grands blessés de guerre hellènes, auxquels elle remit pour la circonstance des «Croix du souvenir» portant gravé son monogramme.

A cette émouvante et patriotique réunion S.A.R. la Princesse Héritière de Grèce prononça un discours félicitant les héros hellènes pour leur patriotisme et promettant que leurs sacrifices ne seraient pas oubliés et qu'Elle déploierait tous ses efforts afin que leurs peines soient allégées. En même temps Elle offrit une somme de 5.000 livres.

S.B. le Patriarche d'Alexandrie, Mgr. Christophoros II et MM. D. Zerbinis et G. Contomichalos prononcèrent également des discours et l'après-midi se termina par une allocution que le grand blessé M. Yannoulis prononça pour remercier S.A.R. la Princesse Héritière de l'intérêt qu'elle a toujours témoigné envers les blessés les membres du Comité d'Aide ainsi que le Comité des Dames Hellènes pour le *Tricot du soldat* qui se sont dépensés sans compter pour les soulager et leur rendre la vie plus agréable.

A la Légation de Pologne

Le samedi 20 Juillet 1946, à midi, Son Excellence M. le Docteur Zygmunt Waclaw Kuligowski a été reçu au palais de Ras El Tine en audience solennelle pour présenter à Sa Majesté le Roi ses lettres l'accréditant comme Envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Pologne en Egypte.

Son Excellence le ministre, accompagné de Ali Rachid bey, deuxième Chambellan, s'est rendu au Palais Royal dans une automobile de la Cour escortée de quatre motocyclistes de la police et suivie d'une autre automobile de la Cour où avaient pris place MM. les membres de la Légation de Pologne. A son arrivée ainsi qu'à son départ, Son Excellence le ministre a été salué par une garde d'honneur musique en tête.

Ont assisté à cette solennité, S.E. le ministre d'Etat chargé du ministère des Affaires étrangères, S.E. le Grand Chambellan, S.E. l'administrateur général des biens privés et des palais royaux, S.E. l'aide-de-camp en chef et le chef p.i. du Cabinet de Sa Majesté le Roi.

Distinction Ecclesiastique

S.B. le Patriarche de Jérusalem vient de décerner à M. Gerassimos Contomichalos, déjà titulaire de la Croix de 1ère classe du St. Sépulcre, la Grande Croix des Chevaliers du même ordre.

Toutes nos félicitations.

Dans le Corps Diplomatique Grec

M. Georges Sourlas qui a été nommé Conseiller près l'Ambassade de Grèce à Paris ainsi que Consul Général en cette ville vient de rejoindre son poste accompagné de Mme Sourlas.

Ses nombreux amis se réjouiront de cette promotion bien méritée.

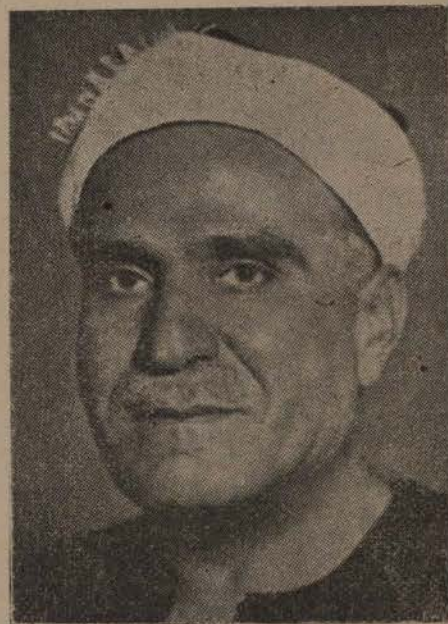
Le Chili en Deuil

Le 27 Juin 1946 s'est éteint à Santiago, S.E. Don Juan Antonio Rios, Président de la République du Chili. Le deuil de cette haute personnalité politique a atteint toutes les Nations Unies en raison du rôle constructif joué par le défunt dans l'évolution démocratique de l'Amérique du Sud.

Membre du parti Radical Chilien depuis sa 17ème année, S.E. Don Juan Antonio Rios, occupa après une brillante carrière parlementaire, les postes de Ministre de l'Intérieur et de la Justice, mais c'est surtout lors de son élection à la première magistrature de l'Etat qu'il put donner la pleine mesure de ses grandes qualités d'homme d'Etat et de citoyen conscient de ce que le peuple attendait de lui.

Egypte-France

Une dépêche de Paris nous apprend que la Légion d'Honneur vient d'être accordée par le gouvernement français aux personnalités égyptiennes suivantes:



S.E.m. le cheikh Moustafa Abdel Razek

Grand officier: S.E.m. Abdel Razek pacha, recteur de l'Azhar.

Commandeurs: S.E. Abdel Khalek Hassouna pacha, gouverneur d'Alexandrie; S.E. Fouad Chérine pacha, gouverneur du Canal; S.E. Moustapha Fahmy pacha, directeur de la municipalité d'Alexandrie; S.E. Ahmed Mamdouh Moursi bey, directeur général de l'Administration des Postes.

Officier: S.A. la Princesse Chivékiar d'Egypte.

Toutes nos félicitations.

BAPTÊME DE TROIS AVIONS HELLÉNIQUES

Le 8 Juillet à 11 heures a.m. eut lieu, à Payne Field, la cérémonie du baptême des trois avions helléniques cédés par la Société Américaine TWA à la Société Hellénique TAE.

S.A.R. le Prince Héritier de Grèce arriva spécialement en avion d'Alexandrie accompagné par Mme Constantin Tsaldaris, et baptisa le premier avion lui donnant le nom de «*Rhodes*». Le second sous le nom de «*Pindos*» fut baptisé par Mme Tsaldaris et le troisième, en l'absence de S.A.R. la Princesse Héritière Frédérique, fut baptisé par Mme. Georges Triantafyllidis, épouse du Ministre de Grèce, qui lui donna le nom de «*Nil*».

S.Gr. Mgr. Hilarion, évêque de Babylone, assisté de S. Gr. Mgr. Por-



S.A.R. le Prince Héritier entrant à Payne Field accompagné par Mme C. Tsaldaris, M. Yohan Iatridis, S. Gr. Mgr. Hilarion, S.E. Sésostris Sidarouss Pacha, etc.

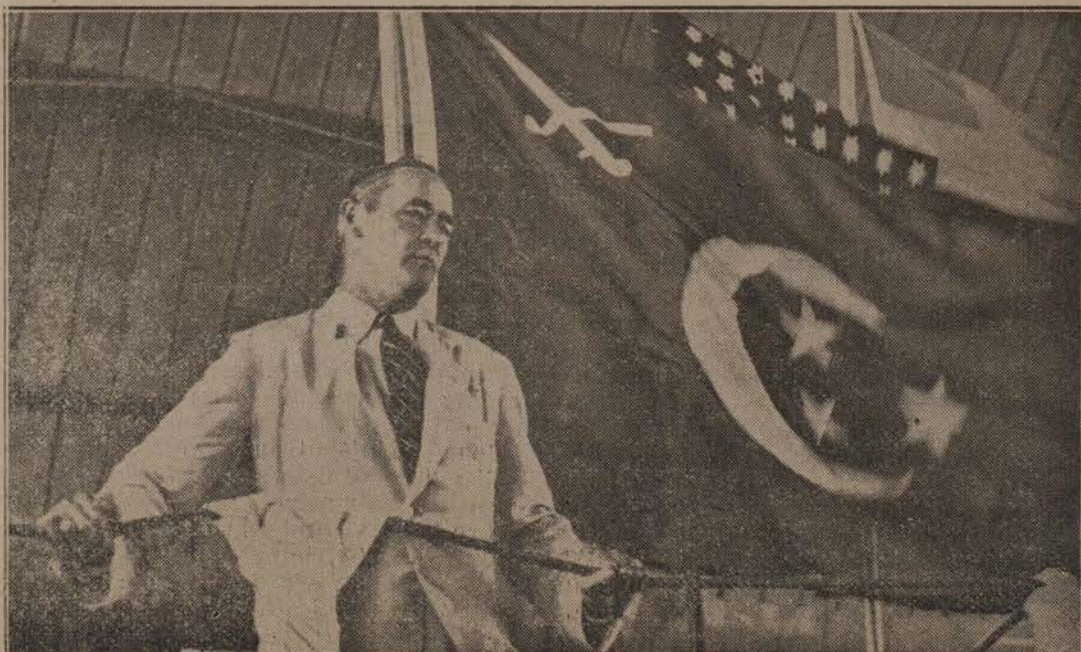


S. G. Mgr. Porphyrios, S.E. M. G. Triantafyllidis, Ministre de Grèce, Mme. C. Tsaldaris, S.A.R. le Prince Héritier de Grèce écoutant les discours

phyrios, archevêque du Mont-Sinaï, et de tout son clergé officia au milieu d'une émotion intense.

Des discours furent prononcés ensuite par le Général Giles, le Colonel Segher et M. Yohan Iatridis exaltant la collaboration greco-américaine. On se rendit ensuite au buffet qui résista à tous les assauts des assistants.

M. Yochan Iatridis offrit également en honneur de marine Mme Constantin Tsaldaris un dîner à l'Auberge des Pyramides qui eut le plus grand succès.



Le Général Giles prononçant son discours.

ECHOS ET NOUVELLES

Porcelaine de Limoges...

Des journalistes américains sont venus en France, invités par leurs collègues français, afin de visiter le pays et ses décombres, mais aussi afin de porter témoignage sur son relèvement.

Ils sont allés à Limoges. On les a conduits dans une fabrique de porcelaine dont le directeur est lui-même de souche américaine. Rien n'était plus curieux, paraît-il, que de le voir expliquer à ses compatriotes ces choses qui leur sont étrangères: les vieux secrets de fabrication, l'amour du beau métier et du travail amoureusement fait.

Ils regardaient avec un admiratif étonnement l'ouvrier qui, sur son tour, transformait en une minute la pâte de kaolin en une assiette au fini parfait. Cependant l'un d'eux demanda:

« — Pourquoi vous fatiguez-vous ainsi à travailler à la main? Chez nous il existe une machine qui fabrique des dizaines de milliers d'assiettes chaque jour!

« — C'est fort possible, répondit l'ouvrier, mais pourquoi tant d'Américains achètent-ils notre porcelaine de Limoges? »

N'est-ce pas tout ce qu'il fallait dire?

A la Recherche d'Ismailia

Un établissement de Paris se re-commande depuis quelque temps dans les journaux français aux gourmets et mondains de l'univers entier. Il aspire à devenir le lieu le plus élégant de Paris, le rendez-vous de l'élite, comme on dit en Egypte.

Cet établissement s'est installé dans l'hôtel particulier construit par Ferdinand de Lesseps; après en avoir restauré le décor oriental, on l'a appelé «Ismailia», nom qui nous rappelle, écrit le journal qui porte l'annonce «celui d'un village de l'extrême-sud du canal de Suez»!!

A cette vitesse-là, Suez se trouvera bientôt à l'extrême pointe du Sinaï. La terre bouge!

Hyménée

Le lundi 17 juin, a été célébré dans une stricte intimité le mariage de Mademoiselle Amina Sedky, fille du Président du Conseil des Ministres, avec S.E. Abaza Pacha, Moudir d'Assiout.

La «Semaine Egyptienne» est heureuse de présenter à l'éminent écrivain ses plus vifs compliments. Car, S.E. Aziz Abaza Pacha est une personnalité célèbre dans le monde littéraire arabe de l'Egypte où il est considéré comme un disciple d'Ahmed Chawki Bey. C'est un auteur dramatique de talent que deux pièces ont récemment conduit aux portes de la renommée: «Kais et Lobna» et «Abassai». S.M. le Roi, considérant qu'un homme de lettres fait autant

honneur à son pays qu'un grand chef de guerre, lui a décerné, naguère, le titre de Pacha.

L'Etude des Langues Etrangères

Quant à nous, nous ne saurions hésiter: il faut apprendre les langues étrangères dès le plus jeune âge, alors que la mémoire est fraîche et presque vierge. Ainsi la connaissance d'une langue devient chose naturelle. Sinon, plus tard, il faudra compenser le retard par un stage de longues années dans les pays étrangers.

L'époque actuelle est une époque d'interpénétration des nations. L'étude des langues étrangères est devenue indispensable. A moins de se résigner à l'infériorité, pas un pays au monde ne peut plus s'en désintéresser.

A quelles langues l'Egypte doit-elle accorder la préférence? Nous répondrons que ce pays sait les rapports que la géographie lui impose dans le bassin méditerranéen et qu'elle saura souverainement décider.

Question de Mots

On constate combien rares sont les mots allemands qui se sont intégrés à la langue française. Ce sont généralement des mots qui n'ont rien abdiqué de leur origine et qui désignent des choses particulièrement allemandes. Ainsi le mot «anschluss» désigne une annexion d'un genre spécial; il a pénétré dans l'argot français et on a pu entendre quelqu'un s'écrier qu'un «chleuh lui avait angeschlossen sa voiture»! Mais qu'est-ce qu'un chleuh? C'est l'un des mots dont les Français se sont servis pendant la guerre et l'occupation pour désigner les Allemands, que l'on appelait encore «Fritz, fridolin, doryphore, vert-de-gris, haricot vert»... A noter, puisque nous parlons vocabulaire, la naissance du mot «vichyste» et décernons un satisfecit aux Français d'Egypte qui, plus tôt que leurs compatriotes de France, ont su distinguer un vichyste d'un vichyssois.

Colère et Méprise

Voici deux histoires de la guerre et de la lutte clandestine en France: En 1940, les éditions Sequana inaugurèrent une série de romans policiers dans laquelle figurait un très honorable récit: «La Bague sans doigt» d'un certain Paul Duparc. Les lecteurs se passionnèrent pour l'histoire, mais «Je Suis Partout» alerté on ne sait comment, se passionna surtout contre l'auteur qui n'était autre que Jean Zay, l'ancien ministre français de l'Education Nationale. Cela fit un certain bruit dans Landerneau! Les messageries distributrices reçurent l'ordre de retirer l'ouvrage de la vente, mais il était déjà épuisé!

Pendant l'occupation, l'écrivain Aragon publiait dans différentes revues des articles de critique sous des noms d'emprunt. L'un d'eux parut dans «Confluences», sous la signature de Georges Meyzargues. Henri Massis, le porte-parole du gouvernement de Vichy, s'enthousiasma à la lecture de l'article, et, prenant sa plus belle plume d'oie, demanda par lettre à ce jeune critique inconnu des articles pour sa «Revue Universelle»! Aragon s'esclaffa et ne répondit pas!

Paysages Africains

René-Jean Clot, jeune peintre français, a suivi la colonne du Tchad qui, sous les ordres du Général Leclerc s'est conduite avec l'héroïsme que l'on sait, et il en a rapporté des dessins et des toiles qui sont reproduites dans un livre intitulé «Paysages Africains». Cet ouvrage, précédé d'un historique de la colonne du Tchad par le Général Leclerc lui-même est remarquablement présenté. Les dessins de R-J Clot ont de la légèreté; l'artiste suggère plutôt qu'il ne modèle les sujets, et sa suite de portraits — documents de première valeur — ne nous fait pas oublier qu'il est un excellent animalier. Aussi, devant la réussite d'un petit lézard des sables, regrettons-nous que les planches consacrées aux animaux ne soient pas plus nombreuses. (Aux Editions Pierre Tisne, Paris.)

Un Hebdomadaire d'Alger: «Tam»

Nous recevons irrégulièrement un magazine illustré qui paraît chaque semaine à Alger et s'intitule l'hebdomadaire de l'Union Française. Quatre pages y sont consacrées à la littérature. Nous avons surtout remarqué les chroniques qu'y publie François Bonjean sous le titre: Tradition et Poésie en Terre d'Islam. Dans le numéro du 25 Mai, M. Gabriel Germain consacre une étude à Charles Le Coeur qui fut directeur d'études à l'Institut des Hautes Etudes Marocaines.

Nouvelles en Trois Lignes

Notre collaborateur A. Shual a consacré un article intéressant et documenté à S.E. le Cheikh Moustapha Abdel Razek dans le No. 4 d'une revue publiée à Nantes (France): «Horizon». Il insiste particulièrement sur la formation française de l'éminent Recteur d'el Azhar.

Dans le «Journal d'Alexandrie» du 26 Juin dernier, Jef Last publie un excellent entretien avec André Gide. Nous regrettons seulement que l'auteur de «Paludes» ait été si bref sur son voyage d'Egypte.

Le Dr. Taha Hussein Bey, actuellement en France, a reçu le meilleur

accueil des milieux littéraires français. Il a publié dans «Ce Soir» un article où il évoque le redressement français et les bienfaits de la culture française.

L'Académie Fouad Ier de langue arabe a institué un prix de deux cents livres qui sera décerné au meilleur ouvrage de critique littéraire écrit directement en arabe. Le jury comprend: Loutfy el Saïd Pacha, Abd el Aziz Fahmy Pacha, le cheikh Moustapha abd el Razek, le Dr. Taha Hussein Bey, Ali el Garem Bey et Maître Mahmoud Abbas el Akkad.



Arsène Yergath

Le poète Arsène Yergath qui partira bientôt pour l'Arménie pour assister au Congrès des Intellectuels Arméniens qui se tiendra en Août prochain. Il est accompagné, entre autres d'un grand nombre

Deux nouvelles séries de Timbres Suédois

En commémoration du 800ème anniversaire de la cathédrale de Lund, située dans la ville universitaire de Lund (Suède du Sud), l'Administration des Postes sortira le 28 mai une série de timbres spéciaux. Les valeurs sont de 15 öre, en brun, de 20 öre, en rouge et de 90 öre en bleu clair. Toutes porteront une vue de la cathédrale.

Une autre série de timbres sera émise le 8 juin à l'occasion du Congrès Général Agricole Suédois, qui se réunit annuellement et célèbre cette année son centenaire. Les valeurs sont de 5 öre, en vert et de 60 öre, en lilas.

Célèbre Peintre Suédois tué dans un accident

Le célèbre peintre suédois Isaac Grunewald et sa femme ont été parmi les victimes lorsqu'un avion norvégien de transport s'est récemment écrasé sur le sol près d'Oslo.

Le Professeur Isaac Grunewald, né en 1889, était une des personnalités

les plus marquantes parmi les peintres suédois d'aujourd'hui et sa mort est une très grande perte pour l'art suédois. Elève du peintre français Henri Matisse, c'est lui qui a introduit en Suède le style expressionniste. Le caractère riche et divers de son génie ne le limita à aucun domaine particulier de l'art de la peinture et il laisse après lui une abondante production, comprenant des natures mortes, des études de nu, des portraits, des paysages, des peintures florales, des décors de théâtre, des tableaux monumentaux, des céramiques, des illustrations de livres, etc. Il a aussi écrit un livre sur son maître Matisse ainsi qu'un grand nombre d'articles. Pendant beaucoup d'années, Grunewald a été professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Suède et il était membre, entre autres, d'un grand nombre de comités. Ses connaissances, son expérience et la solidité de son jugement étaient vivement appréciés dans tous les milieux.

Un peintre d'Egypte à l'honneur

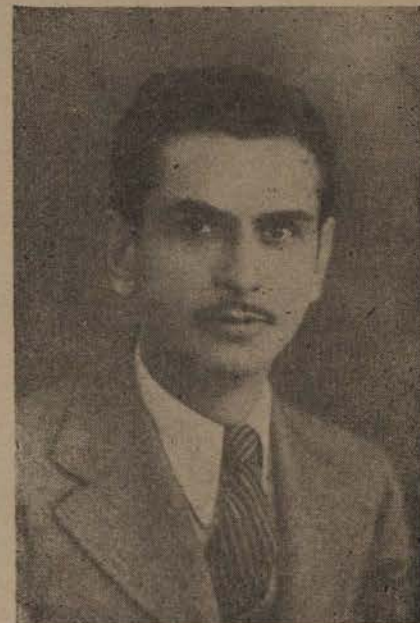


Mme M. Naghi Bey

Notre éminent ami et collaborateur, M. Mohamed Naghi bey, Directeur du Musée de l'Art Moderne au Caire a été fêté à Londres par le «British Council» au cours d'une brillante réception organisée en son honneur et celui de Mme Naghi bey. On sait que Naghi bey a été élu Président du Comité des Beaux-Arts au sein de l'UNESCO, où il représente si avantageusement sa patrie. Des personnalités du monde artistique aussi éminentes que Sir Erich MacLagan, le Pr. Boase de Courtauld, de l'Institut de l'Art, M. Philip James, du Conseil des Arts, John Rothenstein, Sir Edward Marsh, d'Henri Moore, critiques d'art, de M. Clive Bell et Eric Newton, ainsi que des représentants de l'ambassade et du Foreign Office assistaient à la réception.

Médaille d'or décernée par l'Amérique à un savant Suédois

La médaille d'Or de Pott, destinée à reconnaître les recherches astronomiques de valeur exceptionnelle, a été décernée au Professeur d'astronomie de l'Université de Lund, M. Bengt Edlén. Celui-ci l'a récemment reçue en personne à l'Institut Franklin de Philadelphie.



Panos Caravias

Le critique d'art et auteur bien connu de «Tentative pour une cause perdue», Rédacteur en Chef du grand quotidien d'Athènes «Acropolis» et correspondant en Grèce de l'«Ahram» qui a été notre hôte pendant quelques jours vient de regagner la Grèce accompagné de son épouse le talentueux peintre Celeste-Polychroniadi-Caravia.

Mme Thalia Flora Caravia

Mme T. Flora Caravia le talentueux peintre Alexandrin, dont nos concitoyens ont souvent admiré les expositions est de retour en Egypte. A cette occasion Mme A. Panayotou organisa chez elle une après-midi littéraire où musiciens et poètes appartenant à l'élite de la colonie hellène célébrèrent l'art de Mme Caravia.

Le Prof. A. Keramopoulos

L'académicien et Professeur à l'Université d'Athènes M. Antoine Keramopoulos est arrivé en Egypte en route pour Paris.

M. Samartzis accompagne l'éminent archéologue que tous ses amis ont revu avec grand plaisir.

LES DÉBUTS DE LA TROUPE KATHERINA A ALEXANDRIE



KATHERINA
la grande vedette du Théâtre néo-grec

La troupe qui nous est venue cette année d'Athènes, a porté sur notre scène dramatique une heureuse variante. Celle de Manolidi-Aroni-Horn, avait brusquement satisfait... notre appétit de théâtre, après cinq années d'abstention! Les prémices étaient portées par de jeunes talents aux ébats charmants... Cette année un art plus mûr nous est offert par «*La Cathérina*», comme Mme Katherina est appelée à Athènes, et Mr. G. Pappas, qui sont des personnalités marquées du théâtre grec. Et il est bien dommage que nous ne soyons pas aussi altérés... de bon théâtre, comme nous l'étions l'an passé...

A juger par cette légère et aérienne «*Aventure à la Riviera*», de Léo Lentz, qu'on nous a servie comme «*première*», la variante ne porte pas que sur les acteurs. On nous a montré une mise en scène inusitée en Egypte, des tableaux au charmant bariolage, en flagrante contradiction avec nos décors vieux d'opéras... et pour lesquels, paraît-il, l'heureux responsable est, Mme Katherina elle-même. Cela fut comme un sang jeune dans nos veines!

Autre nouveauté, la persistance du jeune premier, qui suit cette femme du monde — une aventure du hasard — dans la rue, aux magasins chez elle, et jusque dans sa baignoire... de l'opéra, est bien hollywoodienne. L'influence du cinéma sur le théâtre est ici bien visible. Cela rompt avec la monotonie de l'interminable dialogue... du théâtre, et il est bien dommage qu'un plateau tournant ne vienne pas aider ici le scénariste, comme dans les principales capitales de l'Europe. Jus-

qu'à l'aventure policière qui fut empruntée au cinéma américain... L'amoureux-escroc, parasite fréquent des casinos et villes d'eau, arrive à tenir en éveil l'intérêt du spectateur jusqu'à la chute du rideau! Mr. Pappas est avantageusement malléable dans la note mondaine. Mme Andréadi dessine une mondaine de grande tenue. Ses toilettes qui sont un émerveillement... étonnent, provenant de la capitale d'un pays des plus éprouvés par l'occupation...

On sait que «*Mme Sans-Gêne*», du vieux Sardou, est le cheval de bataille du théâtre du boulevard. Après la grande Réjane, Gloria Swanson et Yvonne Printemps, l'actuelle animatrice du boulevard athénien, devait mettre dans ses jupons, le grand rôle... Elle fut alerte, simple, noblement acharnée à son tour, contre le snobisme des petites reines, soeurs de Napoléon... du petit Caporal. Cette lavandière, aujourd'hui femme du Maréchal Leclerc, tient dans ses papiers, une note encore impayée...

Les mijaurées — grandes dames de la cour impériale — seront châtiées de leur témérité. En effet l'Empereur au lieu de s'en prendre à celle qui a manqué, en pleine cour, de respect à ses soeurs, la félicite de son active collaboration (elle a suivi partout les armées) dans l'épopée napoléonienne.

Cela sent — disons-le de suite, malgré l'heure des révolutions et des guerres — le clinquant... On n'est plus au temps où les manières cavalières, les blessés que l'on cache dans les chambres à coucher, les grands mot (tout cela mis à la mode par les oeuvres alors récemment traduites de Pouchkine) avaient envahi jusqu'au théâtre... Il est vrai que cela fait encore «*vif*», en comparaison des pièces sophistiquées dont nous fûmes infestés avant la guerre...

Le barrage a été heureusement représenté, par Mr. Pappas, dans le rôle cynique et posé du Chef de Police, toujours au courant de ce qui se passe, et qui s'est composé pour la circonstance un visage extraordinaire de diplomate à la Metternich...

Avec *Magda*, Mme Katherina entre dans la série des grands rôles. L'oeuvre de Herman Sundermann est la tragédie de la liberté aux prises avec un univers passionnellement infecté des préjugés de vieille école. Le drame se joue entre des êtres, qui ne peuvent prendre conscience de leurs sentiments réciproques et qui s'accablent de mensonges, sous prétexte de morale et de tradition. L'atmosphère dans cette famille de province est irrespirable. Et comme si les moeurs sévères et les cancans ne suffisaient pas, l'honneur de l'armée, vient de surcroît, ajouter aux entraves...

Magda, la fille du péché, qui est partie voici déjà dix ans, revient toute couverte de gloire... Elle est devenue la Prima Dona adulée et applaudie par les Autorités... Le père doit finir par pardonner...

Les éclats de Mme Andréadi dans sa joie reconquise et qu'elle ne tient plus à perdre en replongeant comme jadis dans la lourde atmosphère de mensonges de son village — reconnaissance jusqu'à son hideux ravisseur, d'avoir été un jour, malgré lui, l'occasion pour elle, d'avoir pu en sortir... — fait penser à celle d'un jeune lionceau qui se promène dans sa cage, persuadé qu'il fait là un séjour provisoire...

Mais comme elle est bonne pâte, elle est reprise... Par amour de son père, et de sa jeune soeur. On assiste alors à des sursauts d'humeur. Le fauve a d'admirables ricanements: dialogues avec son père, vieux soldat retraité; avec son ancien amant, qui tient aujourd'hui à sa fortune, osant lui proposer, comme condition de leurs épousailles d'arrangement... d'écarter l'enfant, «*son enfant*» de l'amour...

Ce n'est plus, la mielleuse révolte de Nora, la Poupée d'Ibsen... Magda respire la vie à pleine poumons! Même domptée et soumise, se rendant par la bonne parole du prêtre, le seul homme qui la comprend, elle demeure lionne, fière dans sa révolte comme dans sa douceur...

Manos Katrakis a joué avec finesse, la modération du prêtre. Il a su, avec justesse, exprimer dans la voix et le maintien l'irréremédiable. Mr. Diamantopoulos fut un père lourdement trempé dans la conscience. Hélène Hadjargiri la rose de l'enclos. Mme Notara, un nid vivant de préjugés-vipères...

Et nous finissons ce compte-rendu d'ensemble par cette oeuvre extraordinaire de Résistance *«Un ami vient ce soir...»* de Cobanès et Noe, grand succès de la scène parisienne, et qui fut pour nous une révélation.

Tout en suivant des courants d'actualité, les auteurs ont donné dans le baroque. Il le fallait sans dou-



Georges Pappas

te, pour rompre l'ordinaire monotonie de la révolution au théâtre. Pas de pétards ou presque. On a disproportionné les forces de l'expression, afin d'enfler l'horizon poétique. Autant de trucs pour loucher de nos jours à l'épique, cet intraitable animal, contre lequel des plus grands, un Voltaire, un Victor Hugo, se sont brisé les reins...

Cependant est-ce tellement commode d'avoir recours à la folie? Car, en effet, c'est dans une maison de santé que les maquisards se cachent... suivis par un espion allemand, qui se dissimule lui même sous les traits d'un pensionnaire.

Vous pensez son embarras à discerner chez ces détraqués du bombardement, le patriote, du fou et du demi-fou! Tous sont animés de haine, symbolisée par toutes sortes de drôleries, contre l'ennemi: envie d'éteindre sa soif, érotomanie, besoin de changer à toute heure de toilette, envie irraisonnée de justice, etc, etc.

On chante, on dit des vers, on crie... Mais on murmure aussi des mots tendres. Le jeune allemand s'éprend de la moins folle... C'est une jeune fille qui a «son secret», qu'il rêve d'amener un jour dans sa maison de campagne: ils seront heureux...

Pourtant ce tendron d'amoureux est l'homme le plus dur, le plus rigoureux. Même condamné par les

gens du maquis, notre «nazi» est heureux d'avoir achevé sa vie à la trentaine, comme il a rêvé, en pleine gloire!... Mais voici le terrible secret révélé par la bouche de celle qu'il aime: sa vie a été mêlée à la vie d'une juive... Cela le diminue: Il est défait dans son orgueil, dans sa rigueur. Irrémédiablement vaincu...

Georges Pappas fut aussi tendre que raide. Ses traits nazifiés à souhait... Mme Kathérina très parfaite dans son double rôle de camarade amoureuse et de Judith moderne.

M. Jean Apostolidis fut un chef tranchant et fier de sa mission. Contrastant ici avec son rôle de Capi-



Jean Apostolidis

taine «bon enfant» dans Mme Sans Gêne. Il fut aussi l'amant odieux de Magda, faisant preuve ici et là, de moyens de grand acteur. Mme Mado Aravantinou fut une lumineuse Béatrice... La galerie des fous, excellente, avec Mme Notara et M. Héliopoulos.

Ainsi sous le signe du baroque, il nous fut donné d'admirer, jouée par des Grecs, une oeuvre française, à la louange de cette Résistance, qui a uni dans le malheur et la libération, deux peuples aussi animés l'un que l'autre, de liberté et de poésie...

Drole d'Intermezzo c'est peut-être l'oeuvre dramatique, qui peut susciter le plus de commentaires, le plus de critiques... Elle comporte une dizaine de tableaux et la représentation dure trois heures et demie. De plus, chaque fois que le rideau tombe, vous croyez que c'est fini, et voilà que ça recommence...

Sur ce dernier point, il faut surtout appuyer, car O'Neil ne s'est proposé aucun sujet dans sa pièce. C'est le broissage des instants les plus solennels d'une femme que la vie a contrariée... Sans doute il y a principalement, cette terrible emprise des parents sur les enfants: Incapables de s'en séparer, ils ne reculent devant rien, pour les avoir uniquement à eux! Il y a aussi une sorte de légitimation de l'adultère que l'auteur cherche à démontrer dans des situations abracadabrantes: Ainsi Nina, au moment de vouloir un enfant, et sachant que son mari a une ascendance de fous dans sa famille... se confie à son médecin, et lui demande de solutionner le problème! Prise au piège, l'héroïne devient amoureuse de son docteur.

Mais les hommes de science sont de mauvais amants. Nina est laissée à son mari et à l'ancien amoureux du temps de l'enfance, le vieux Charlie, qui finira par l'épouser un jour, — au moment où celle-ci ne cherche plus l'amour, mais l'apaisement...

Il y a, à côté de ces thèmes majeurs, d'autres sujets tous intéressants qui remplissent ces trois heures et demie de spectacle: le problème de la «nurse» désabusée qui, à la mort de son homme, se donne aux blessés, puisqu'elle est vouée, corps et âme à la guerre... Celui de l'homme de science qui ne doit pas aliéner sa liberté... Des dictons à démontrer: que les vieux ne doivent pas se mêler des affaires des jeunes; que le sport est aux antipodes de la véritable vie, etc., etc.

Faire à O'Neil une querelle pour telle conception de l'existence plutôt que pour telle autre, serait aussi puéril qu'enfantin. Le but de cette colossale séance dramatique, est de nous montrer la vie telle qu'elle est. Que ces lamentables «intermèdes» dans lesquels, elle miroite le mieux, soient un peu drôles, l'auteur lui-même est le premier à convenir, à juger par le titre qu'il a choisi pour sa pièce. D'avoir détaillé les entraves qui viennent déranger la bonne marche de la vie, c'était son devoir, afin d'indiquer à la nouvelle génération les noeuds qu'elle pouvait avoir à défaire...

Je ferais à O'Neil la même critique que celle que les journaux parisiens font d'ordinaire à Claudel. Son symbolisme, sa poésie faussent un peu trop l'action au théâtre. Cet auteur américain d'origine irlandaise a continuellement sur les lèvres, des versets bibliques. Il les mâche et les remâche entre ses dents, dans une fureur d'apostasie bien visible... Sa révolte et son désespoir sont encore plus âpres que ceux d'un Vigny.

Il faut dire que le symbole est encore moins supportable dans le salon d'une mondaine, que dans les chaumières et les cabanes où O'Neil à l'habitude de placer ses héros, paysans et pêcheurs que la vie a pétris. Il va même trop loin, quand il fait parler ses personnages dans un «chalo» d'inconscient, qui en fait des automates, ce qui prête à son texte une dualité de mouvement, qui l'aide à placer ses aphorismes.

Ce long poème d'un «existentialisme» écrit avant Sartre... a été brillamment interprété par Mme Kathérina qui fut admirable dans le rôle exécuté de longue haleine... fait penser au jeu d'une Greer Garson. M. Mano Catrakis est arrivé par un jeu en spirales à la métamorphose de l'humain: il s'allongea par ses gestes et sa voix, jusqu'à devenir un arbre aux branches d'ombre et aux racines pliantes, voué par sa trompeur à l'enlacement du faible arbrisseau, dont il s'est chargé de protéger la croissance.

M. Pappas est l'homme éclairé de la pièce. Il devait donner dans un pragmatisme que la nature d'O'Neil semble rejeter, mais où cependant aboutit son intelligence... Il fut aussi parfait amant qu'imposant homme de science. Le reste de l'interprétation, ainsi que la mise en scène de M. Sarantidis — à la hauteur de l'Oeuvre.

ELOY TROUVÈRE



3 avantages

**confort
ambiance
luxe**



3 certitudes

**sélection
variété
actualité**



3 cinémas

**Royal
Mohamed Aly
Strand**

CHRONIQUE DES LIVRES

WANDA WASSILEWSKA, "La Patrie".

Ils s'appellent Krzysiak, Staszek, Yassék, Malik. Elles s'appellent Magda, Truka, Maryxa, Jantovska.

Sur le village, même invisible, plane l'ombre du château. Ils sont avec leurs isbas à eux des fermiers ou... des valets. Elles sont des fermières... ou des femmes et filles de valets, sans rien d'autre que leurs bras pour travailler. Monotone, triste, leur existence suit le rythme des saisons: moisson, labour, semailles, long hiver, Noël, Pâques sont des fêtes pour les seuls châtelains et les fermiers. Pour les valets, il n'en est d'autres que leur mariage. D'abord, le leur, bien médiocre: la mariée couronnée de myrte, le gâteau de noces, la bière et... la bouteille de vodka. «Pourtant, on ne se marie qu'une fois dans la vie! Et, ce jour-là, on n'économise rien. Mais comment faire quand on n'a pas de quoi?» Presque toujours reviennent alors les mêmes danses, les mêmes nostalgiques chansons. Entendues plus tard, elles remplissent les yeux de larmes:

«Monte en traîneau, ma chérie,
Nous irons dans les pays étrangers,
Là où sont de belles récoltes.

Dans un magnifique château, je serai à toi...»

Entre les châtelains entrevus soit à l'église soit à cheval, leurs fermiers et leurs valets, il y a le régisseur tout-puissant et les gardes surveillant jusqu'à la disparition d'un simple poisson de l'étang seigneurial. Régisseur et gardes sont nés pour battre. Les valets... pour recevoir les coups.

Abreuvant le village et l'empoisonnant lentement: un étang au-dessus duquel planent le soir des vapeurs grisâtres. Jour après jour, il détruit doucement mais sûrement les poumons des femmes et filles de valets.

Dix ans, quinze ans, le valet et sa famille restent au service des châtelains. Puis, parce que fatigué de voir les enfants ne pas manger à leur faim un valet s'approprie un sac d'avoine... il lui faut aller plus loin louer ses bras. Le régisseur lui remet un papier. Sans un mot. Il ne lui reste plus que la route. Heureux s'il peut encore trouver de l'embauche.

Ainsi depuis des siècles vit le village présenté par Wanda Wasilewska, quand le printemps 1905 arrive au chant du rossignol dans les vieux pommiers.

Mil neuf cent cinq: la guerre russo-japonaise.

Mil neuf cent cinq: la révolte des paysans pour la conquête de leur patrie, le sol polonais.

La guerre étrangère... elle a lieu bien loin, au-delà de la Sibérie. Nulle crainte que les japonais envahissent le village.

Quant à la révolte, les échos en arrivent de partout au village: feuilles de papier imprimé bruit de bombes, odeur de fumée.

Les jours ne se ressemblent plus.

Demain ne sera plus aujourd'hui.

Les leaders de la ville instruisent les paysans. On ne peut d'abord les croire. Ne parlent-ils pas de la vie, ...du bonheur des valets. Cependant, parce que ces citadins sont des travailleurs, leur parole arrive à briser la stagnante résignation des valets. Sans qu'ils s'en doutent, elle leur ravit le coeur. Et, ce coeur esseulé s'emplit de toute la douceur de l'espoir. Certes, la raison fait prévoir le sel de l'amertume. Au diable, ...la raison!

Qui peut arrêter l'espoir en ce printemps du monde et des coeurs...

Qui peut replonger dans la nuit un aveugle apercevant enfin la lumière du jour...

Aux plus simples, à Magda par exemple, le monde apparaît bientôt comme une échelle. En haut, tout au sommet, les Grands: l'Empereur, ...le Roi... le Pape. Au-dessous, dans leurs beaux habits: les châtelains. Sous leurs pieds: les curés. Puis, les messieurs, ils ont les mains toujours blanches. Bien plus bas: les pay-

sans, petits propriétaires. Couchés à même la terre, soutenant l'échelle: les valets.

Pauvre Magda! En cette année 1906, elle pense souvent à l'échelle... Eux, les valets, «ils la soutenaient. Pour que le châtelain et la châtelaine se portent bien. Pour qu'ils aient du drap fin pour les nappes, de la farine pour le pain, des légumes sur la table et des poissons pour les jours maigres. Et chaque année, chaque mois, chaque jour, leur richesse croissait. Et la châtelaine ne faisait rien ou presque. Elle se promenait au jardin et regardait pousser fleurs et fruits. A peine attachait-elle à des tuteurs les fleurs des fenêtres et coupait-elle leurs branches desséchées. C'étaient les pieds des valets qui se fatiguaient pour elle (p. 86).

De village à village, un même désir enflamme les valets:

— La terre de Pologne aux polonais, «pas de miettes de la main des Russes».

— Au paysan, la terre qu'il peut travailler;

— Au paysan «sa» patrie, la terre polonaise.

Revendications. Grèves... Les châtelains se concertent. Dans quel but et, pour combien de temps?

Un beau jour, le «fusil russe» vient remettre l'ordre dans le village.

Adieu rêves, fruits dorés pourtant... à portée de la main.

Magda, ma fille, les cosaques sont au village. Ton lopin de terre, tes vaches à l'étable, n'y compte plus.

Gabrynska, le travail n'est pas encore assuré pour toujours, ...ni le toit jusqu'à la mort.

Tereska, Antoniawa, n'espérez plus le rire des garçons, les danses, les colliers de corail, ni les soupirs au bon soleil.

Oui, tout est soi-disant rentré dans l'ordre. Seule une chose est restée gravée au plus profond des coeurs meurtris: l'espoir en la justice, en une vie d'homme.

...Les années passent.

C'est en polonais que les petits apprennent à lire. Sourde, de ci ou de là, continue la lutte pour «la» patrie. Que de travailleurs de la glèbe risquent la prison, la potence...

Simple sont leurs désirs tenaces: moins de travail pour les valets; leur terre, à «eux»; plus de régisseur ni de gardes.

Tandis qu'un peuple entier s'endort et s'éveille avec ce rêve au coeur, cruelle, éclate la guerre de 1914, en Pologne même.

Les cloches sonnent. Dans leurs isbas, solitaires, les jeunes femmes pleurent.

Qu'est cette guerre? Personne ne le sait. En quittant le village, les gars chantent des chansons à boire. Tristes, sentant planer le malheur sur elles, les filles leur répondent:

«Tu m'as dit que tu me prendrais quand le beau seigneur serait coupé.

Tu ne m'as pas épousée. Tu est parti avec l'armée.

Tu m'as dit que tu me prendrais quand le beau seigneur serait coupé.

Tu ne m'as pas emmenée. Seulement tu t'es enfui sous la terre.

Le seigneur a été coupé. L'avoine a été coupée. Et maintenant que me diras-tu?...

...La guerre terminée, une seule chose reste au coeur des hommes: «la» patrie.

De 1905 à 1935... déjà trente ans.

Les vieux reposent au cimetière du village sans même une croix sur leur tombe. Les jeunes d'alors sont presque des vieux. Implacable, la vie suit son cours. Les journées des valets sont les mêmes. Aussi maigre: leur salaire. Aussi brutaux: les cris des régisseurs. Avec les années, celle qui fut une blonde figure de vitrail, la jeune châtelaine de 1905, est devenue une vieille acariâtre et rapace.

Le souvenir des luttes menées, — ce souvenir — peut-il avoir disparu à jamais? Le cœur des jeunes est-il sans espoir? «La» patrie, — celle des révoltés de 1905 — existera-t-elle enfin ou, pour toujours et toujours, se résigneront-ils, eux, leurs fils et les fils de leurs fils à n'être que les serviteurs de la terre?

Ainsi, ployés sous le travail s'interrogent parfois les vieux. A leur muettes questions, les jeunes répondent par leur regard chargé de «haine» et de «rage». Et, bien qu'en apparence la vie soit aussi morne, les aînés sentent que les jeunes ont compris, qu'il y a quelque chose de changé et que «la patrie» où, «la patrie» du paysan ne sera plus toujours un rêve.

Traduit du polonais «la patrie» par Wanda Wasilewska est comme le préambule de la question paysanne qui se pose actuellement dans tous les pays voisins de la Russie.

Écrit avec un beau talent et une profonde connaissance des questions sociales ce livre, appelé roman, n'a, pour ainsi dire, rien de commun avec ce que nous appelons la littérature paysanne. Seules peut-être quelques pages de Michelet l'ont devancé dans l'appel à la conquête de «la patrie» par l'homme de la terre.

De pouvoir «parler à l'homme comme à un homme», qui peut dire, malgré le cyclone qui a ravagé la Pologne entière, que le temps soit venu...

JEANNE MARQUES

WILLIAM SARROYAN, «*Marionnettes humaines*» (*The Human Comedy*).

L'Amérique est entrée en guerre. Dans la petite ville d'Ithaca en Californie, la vie continue. En apparence, rien ne semble avoir troublé le rythme de l'existence de chaque jour. Sinon, que chacun accomplit sa tâche journalière avec plus de conscience. Sans prendre le gouvernement, les femmes jouent maintenant un rôle plus actif dans la vie sociale. Mûris avant l'âge, les adolescents peu fortunés assument une grande part des responsabilités du sort de leur famille privée de soutien.

Il n'y a qu'un corbeau noir qui, de temps à autre, vient dans les foyers paisibles annoncer le malheur. (Nous voulons dire le maudit télégramme émanant du ministère de la guerre). Son cri est toujours le même: «Le ministère de la guerre a l'honneur de vous informer que votre fils etc...» Ce mois-ci, l'oiseau de sinistre augure a annoncé le décès d'un fils chez les gens de la ville aisée. Peu de temps après, son vol s'est abattu sur une maisonnette de la ville laborieuse. Comment vivront ceux qui sont ainsi frappés? Continueront-ils seulement à vivre? Néanmoins, après l'enfer des souvenirs et l'amertume des larmes, — par la force même de la vie, — rien ne paraît troublé.

Ceux qui sont partis, reverront-ils un jour leur maison? Ainsi, sans se le dire, s'interrogent dans leur cœur tous les habitants d'Ithaca. Sans doute est-ce pourquoi le tout petit Ulysse frère d'Homère, (le héros de ce roman), écoute-t-il comme en un rêve le nègre du train de marchandises quittant la ville... sur cet au revoir:

«Je rentre chez moi, petit, chez moi dans mon pays!»

Engagé au bureau du télégraphe malgré ses quatorze ans, Homère remet les dépêches à domicile. Les jours, ce sont de simples demandes d'argent. D'autres, des souhaits de joyeuse fête. Comme il voudrait allonger le chemin alors qu'il lui faut aller apprendre la disparition d'un père, d'un mari, d'un fils.

Son grand frère Marais est aux armées. Sa mère, Mrs. Macaulay est la cheville ouvrière du foyer, l'aîné de la famille et la flamme à laquelle s'éclairent et s'ouvrent à la vie le cœur de ses trois enfants: Dixua sa fille, Homère et Ulysse. Discrètement pitoyable, le cœur de Mrs. Macaulay sent toutes les misères. Malgré sa pauvreté, il sait que le problème du loyer, de la nourriture et des vêtements n'existe pas seulement pour elle et que, si Homère travaille, il ne faut pas oublier de donner à d'autres qui ont plus besoin qu'eux. A ses enfants, elle apprend à partager le feu qu'ils possèdent «sans raison», leur dit-elle «avec extravagance»: plus ils donneront, plus n'auront-ils pas à donner...

A l'école, la vieille Miss Hicks, malgré les innombrables punitions infligées au cours de son existence, semble, elle aussi, continuer l'enseignement particulier de Mrs. Macaulay. Ce qu'elle exige des enfants qui ont de l'antipathie les uns pour les autres c'est d'être «humains», de se respecter. «Voilà, explique-t-elle à Homère ce que signifie être civilisé... et c'est ce que vous devez apprendre, ajoute-t-elle, en étudiant l'histoire ancienne».

Des permissionnaires arrivent à Ithaca. Cinéma. Promenades. Leur congé est vite passé.

Mort, ...cruelle mort, éloigne-toi d'Ithaca! Il suffit de l'usure quotidienne et du manque de ceux qui ne reviendront plus que dans le souvenir.

Chacun a son fardeau de peines. Mais ne pourrait-on pas, ne devrait-on pas être accessible à la pitié pour tout ce qui souffre... Ainsi pense souvent Mrs. Macaulay, élevant son Homère dans l'esprit qu'un homme qui n'a jamais versé de larmes sur la douleur des autres vaut moins que la boue qu'il foule aux pieds. Car, dit-elle à son fils dont le cœur vient de s'ouvrir à la souffrance humaine: «la boue peut servir d'aliment à la graine, à la racine, à la tige, à la feuille, à la fleur. Mais l'âme d'un homme sans pitié est stérile et rien n'y prendra naissance, sinon l'orgueil qui le conduira à quelque crime, à l'assassinat de ce qui est bon ou à la destruction de vies humaines».

Cette solidarité dénoncée outrageusement, niée et reniée par les événements, il semble qu'à divers degrés et presque sans le savoir, tous les habitants d'Ithaca y soient accessibles. Dans le cœur de Mrs. Macaulay, elle s'épanouit comme une fleur merveilleuse dont les racines plongent dans son très lointain passé. Même veuve, Mrs. Macaulay ne se sent jamais seule. Invisible aux autres, celui qui a été le compagnon de sa jeunesse la suit dans son chemin pénible.

Quelle stupide existence que celle d'Ithaca, pensera peut-être le lecteur avide d'émotions violentes et d'aventures tragiques. Cependant, c'est une vie de lutte, une vie de guerre. Grâce au front à peine perceptible de la charité, celui de la misère, s'il ne recule pas encore est en tout cas moins horrible. Bien et mal se pénètrent, composant «une couleur plus éclatante que celle du bien seul».

...A son tour, la guerre emporte Marcus. Dans sa petite maison d'Ithaca, jamais plus il ne reviendra. A sa place, c'est l'arrivée de son camarade Toby George. Et la mère au fils mort sourit en le voyant franchir le seuil de sa demeure: «comme s'il eût été Marcus lui-même».

Telle, dans ses grandes lignes, est la trame de ce roman écrit avec un art infini, par petites phrases, à la manière dont les meilleurs des pointillistes traitaient leurs sujets. De près, on ne distingue que la grisaille du quotidien. De loin, à la réflexion, certaines phrases, certaines touches, révèlent la lumière du monde de toujours.

Dédaignant jusqu'au «rire des choses» ne cherchant qu'à faire trébucher l'homme, ce roman écrit en temps de haine semble être un très élégant défi à l'avidité et à la jalousie mères de toutes haines.

Pourquoi son titre «*The human comedy*» ou «*Marionnettes humaines*»?

Est-ce par ce que les hommes lancés dans la vie sans savoir pourquoi, depuis longtemps et pour longtemps encore, accompliront les mêmes gestes réglés par les seules circonstances, ...sans savoir?

Est-ce enfin parce que l'étincelle ayant lui dans les ténèbres en divers points et à différents moments, le temps va enfin venir de la compréhension?

Nous ne saurions le dire. Cependant, ces quelques deux cents pages écrites avec un art si parfait qu'il atteint par endroits l'absolue simplicité, correspondent en bien des points avec l'intuition des cœurs souffrants, mais, néanmoins espérant...

JEANNE MARQUES

LOUISE FAURE-FAVIER. — *Souvenirs sur Apollinaire*. Grasset, Paris, 1945).

Madame Faure-Favier a connu Apollinaire en 1912: il prit coutume de venir chez elle, dans sa maison de

l'île Saint-Louis où il se retrouvait avec d'autres amis. Depuis ce jour, Mme Faure-Favier n'a cessé de suivre le poète dans la composition de son oeuvre, dans les joies et les amertumes de sa vie, et ce sont des souvenirs frais qu'elle nous apporte, sincères et émouvants, dépourvus d'emphase et de faux pittoresque.

Elle n'essaie nullement d'analyser l'oeuvre d'Apollinaire, mais elle nous rappelle certains poèmes, certains vers qui illustrent sa vie, son caractère autant que son talent. D'abord, elle fait justice de certaines légendes. Il était sans doute piquant de raconter qu'Apollinaire avait une archevêque italien pour père, mais Mme Faure-Favier nous apprend que le père du poète était un camérier du pape, c'est-à-dire un officier de chambre! Pour nombre d'entre nous qui n'avons pas accès dans les milieux ecclésiastiques, un camérier peut être sans doute beaucoup de choses, d'où le mystère et la légende! A une autre page de son livre, elle dit comment Apollinaire décida de faire un sort, dans ses vers, à la ponctuation. Simple coup de tête, car Apollinaire pouvait être vif à ses heures. Seuls les «typos» du «Mercur de France» furent la cause de cette nouveauté qui allait se répandre comme un feu de paille. Par une ponctuation désordonnée, ils avaient fait des épreuves d'«Alcools» un salmigondis effarant. Furieux, le poète supprima points et virgules: «La poésie se suffit à elle-même», dit-il, le rythme et la cadence doivent pourvoir à tout.

Il avait des moments de mélancolie, chassés soudain par des accès de joie où il se livrait à mille supercheries. Le chapitre consacré au voyage de Villequier, que fit Apollinaire en compagnie de Marie Laurencin, L. Faure-Favier et André Billy, nous restitue certains de ses enfantillages. L'époque qui précéda la guerre de 1914, heureuse et insouciance, se prêtait à ces persiflages et à ces fantaisies. Les noms viennent d'eux-mêmes sous la plume pour en témoigner: A. Jarry, P. Louys, Max Jacob etc... Comme on pouvait avoir l'esprit libre! Comme on pouvait aimer la vie! Peut-être avons-nous tendance à voir ces temps plus ensoleillés qu'ils ne l'étaient, mais il est vrai que le destin ne leur avait pas porté les rudes assauts qu'il a portés aux nôtres, motifs cependant insuffisants pour désespérer et s'assombrir davantage.

Apollinaire fit la guerre comme artilleur, fut atteint à la tête d'une balle de shrapnell, en guérit, et, ayant épousé une jolie lorraine, une «adorable rousse», il goûtait la vie avec cette saine plénitude que donne l'amour quand de son bonheur on sait illuminer la vie des autres. Erudit, fervent du passé, connaissant et aimant Paris mieux que Parisien, il était surtout un homme du présent et de l'avenir: «Nous vivons une époque merveilleuse, disait-il, d'imagination ardente, de progrès prestigieux. Notre vingtième-siècle est bien plus passionnant que le dix-neuvième siècle». De cette certitude d'un avenir où les hommes donneront toute leur mesure, il fait le sujet de l'un de ses poèmes de «Calligrammes»:

«Nous voulons vous donner de vastes et d'étranges domaines

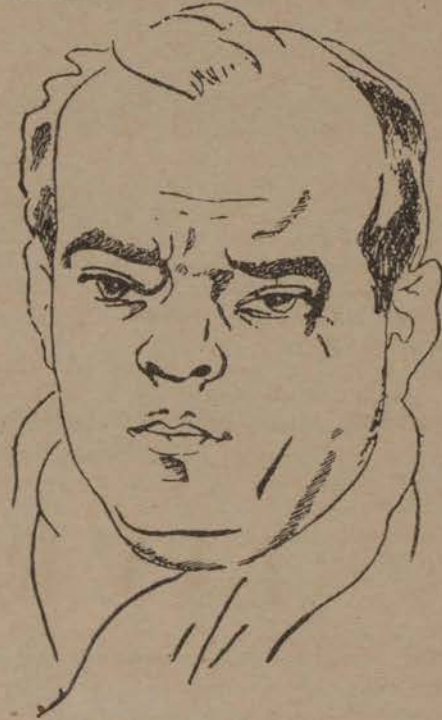
Où le mystère en fleurs s'offre à qui veut le cueillir»
Ne répliquons pas que l'avenir l'a démenti, car l'avenir est sans limites. «Pitié pour nos erreurs», dit-il encore, sachant fort bien qu'on n'avance pas sans trébucher et qu'il faut, pour réussir, s'être beaucoup trompé. Mais il avait une foi et un enthousiasme qui laissent fort en arrière certaines inquiétudes neutralisantes dont Gide fait sa pâture. Il ne prétendait pas savoir du monde plus que ce que chacun de nous en sait, mais il faisait confiance aux hommes et son absence d'orgueil n'avait d'égal que sa généreuse compassion.

Mme Faure-Favier qui se tient elle aussi à l'avant-garde du progrès, nous a donné un livre fort attachant. On le ferme avec le même regret que celui qu'elle ressentit à la mort de son grand ami, car elle nous l'a restitué vivant, avec son allégresse et sa mélancolie, avec ses amis et ses amies — Marie Laurencin et les insaisissables Lou et Madeleine —, avec son originalité, sa gentillesse et ses bras tendus vers le bonheur.

FRANÇOIS TALVA

SAINT-EXUPÉRY.- *Le Petit Prince*. (Reynal and Hitchcock, New-York, et Gallimard, Paris, 1946)

On vient de publier un conte de Saint-Exupéry que l'on ne connaissait pas. C'est un beau livre, bien édité, illustré de ravissantes aquarelles de l'auteur lui-même, et dédié, non pas à un enfant, mais à une grande personne qui se souvient d'avoir été enfant et qui saura, derrière les symboles et les mots, retrouver son âme d'alors. Il est en effet difficile de penser qu'un enfant puisse comprendre l'histoire du Petit Prince; il se heurtera aux mêmes incompréhensions que lui au fur et à mesure qu'il fait l'expérience des hommes. Il ne saisira le sens de cette histoire que longtemps plus tard, lorsqu'il aura appris à connaître le monde de lui-même, et qu'il en confrontera la sécheresse avec sa fraîcheur d'autrefois. Ce livre est déjà un raccourci de l'expérience humaine.



Saint Exupéry

L'auteur en panne d'avion dans le désert saharien voit apparaître au point du jour un petit bonhomme descendu d'une planète minuscule. Il est grave et triste. Il aime une rose qui a poussé inopinément sur sa petite planète, mais comme il n'a pas su deviner «sa tendresse derrière ses pauvres ruses», il s'en est allé. C'est déjà tout le problème de l'amour qui est posé, tout le problème d'un sentiment qui n'est pas gratuit, qui demande et qui donne, qu'il faut savoir comprendre et savoir chercher, qui s'accroît de toutes les exigences et de toutes les inquiétudes qu'il entraîne, mais qui répand la lumière et le bonheur en chassant la solitude. Cet enseignement de l'amour passe en filigrane au travers de la précoce expérience du petit prince, à mesure qu'il avance dans sa connaissance du monde. Au cours de son voyage, il visite de nombreuses astéroïdes, il rencontre un vieux monarque absolu qui a la manie du commandement et qui n'est pas tellement fou lorsqu'il dit que «l'autorité repose sur la raison», mais qui serait plus sage encore s'il la faisait reposer sur le coeur. Il fait ensuite connaissance avec un vaniteux qui, à coups de saluts répétés, se donne l'illusion d'être un personnage. Il se trouve face à face avec un ivrogne qui boit pour oublier la honte de son vice. Un homme d'affaires vient ensuite qui compte les étoiles dans un registre et se croit riche. Enfin, il arrive chez l'allumeur de réverbères qui, de minute en minute, allume et éteint les réverbères, qui doit les allumer de plus en plus vite parce que la terre tourne de plus en plus vite et que le monde tourbillonnant risquerait, s'il n'était pas là, de manquer d'étoiles, c'est-à-dire de poésie et d'amour. Il y a dans ce délicieux apologue un mélange

de fraîcheur et d'humour propres à Saint-Exupéry et, l'allumeur de réverbères est sous la bizarrerie de sa conduite un personnage qui arrête les regards du Petit Prince: «C'est le seul qui ne me paraisse pas ridicule. C'est peut-être parce qu'il s'occupe d'autre chose que de soi-même».

Il atteint la terre: elle lui paraît déserte. Les hommes ne s'intéressent qu'à leur écho. Les fleurs s'y sentent seules, les animaux aussi. Il rencontre un renard, une de ces bêtes non apprivoisées, c'est-à-dire non aimées des hommes. Et pourtant, tout sur terre n'aspire qu'à se connaître et s'aimer. Tout n'est en nous qu'affaire de bonne volonté. Il suffit de se chercher pour se trouver. Le désert lui-même cache un puits et le Petit Prince y conduit l'aviateur pour qu'il s'y désaltère. Ce puits, c'est l'amour qui le trouve, un amour porte en lui-même sa récompense. L'amour, c'est encore toute la peine qu'on se donne, la responsabilité qu'on accepte, le temps qu'on perd pour les autres; c'est aussi l'inquiétude du bonheur des êtres, c'est le petit prince rentrant dans son astéroïde, débarrassé de son corps par la piqûre du serpent, rapportant sa muselière pour protéger sa rose du mouton; c'est le visage de l'auteur tendu vers les astres pour y découvrir le Petit Prince au milieu des myriades d'astéroïdes et savoir que, quelque part dans l'univers, il y a un être qu'il aime, dont il sera toujours inquiet, dont sa pensée sera toujours pleine. Là est le sens de l'amour. «L'amour», disait le malheureux Saint-Paul Roux, *qui se fait grain pour qu'un autre ait du pain, ne gardant pour sa faim que la part des chagrins*.

C'est un livre bon à lire, riche d'inventions et de surprises fraîches, d'allusions serties d'un humour léger, et surtout de transparences humaines.

FRANÇOIS TALVA

ATHENIAN.- *The Case for Greece* (Hollis & Carter Ltd; Londres).

L'Athénien qui a rédigé cette substantielle brochure pour éclairer l'opinion publique anglaise sur les réalités politiques de son pays est au premier chef un honnête écrivain. Cela se voit et se sent à la rigueur avec laquelle il expose une suite de faits appartenant à l'histoire diplomatique contemporaine. Un étranger vivant loin des événements dont le Moyen-Orient est constamment le théâtre a peu d'éléments pour connaître et apprécier les courants sous-jacents, qui les préparent ou les provoquent. Dans le cas de la Grèce surtout, où les passions peuvent aisément atteindre, à la faveur des circonstances, au paroxysme sans restreinte; la confusion d'idéologies et la variété des personnages qui défilent sur les tréteaux de l'actualité, a de quoi déconcerter un observateur non-averti. L'éloquent témoignage réuni sous le titre de «*The case for Greece*» identifie la personne Royale avec l'Etat et son destin. Symbole de l'esprit chevaleresque, du patriotisme intense, et des hautes aspirations morales de son peuple, le Roi a donné à sa fonction, malgré les vicissitudes dont elle fut l'objet, un éclat qui est un titre d'honneur non seulement pour la Grèce, mais pour la civilisation Européenne même de ce temps. Le petit livre que voici le rappelle, en soulignant par des faits la stabilité politique et les bienfaits rendus à l'ordre public par la présence et l'action du Monarque, chaque fois que la Grèce fit appel à lui pour l'aider à retrouver, avec la dignité intérieure, le chemin de sa mission historique.

SEM.

LIVRES GRECS

STELIO XEFLoudA.- *Hommes de la Légende* (Athènes).

Un livre d'impressions de guerre. Les horreurs d'une campagne désespérée, malgré sa légende d'héroïsme, ne sont pas épargnées au lecteur. Au moment de choir dans l'anecdote, il est projeté dans une atmosphère dense de malheur et de rêve, qui donne au récit une saveur spéciale. Son passé de lectures semble l'avoir aidé, mais surtout ce paysage de hauteurs, admirablement dépouillé et portant continuellement aux limites de la poésie.

C'est ainsi que Xeflouta descend dans l'univers dantesque, la solitude et le désespoir. La mort est peu, c'est la vie meurtrière qui est l'insupportable pensée.

Seule consolation le paysage, la noblesse de l'homme dans sa douleur, qui dépasse ici toute imagination. Pourtant si l'Albanie n'avait pas de l'altitude, si le courage de quelques hommes n'avait pas abouti à une première victoire, cette terrible narration, aurait-elle passé pour une histoire des dieux?

C'est cette atmosphère de dépassement bien visible à chaque page qui lui a donné droit à ce titre, et si Prométhée est grand c'est surtout par ses blessures...

On pense en lisant ce livre, qui donne dans la note historique, bien autrement que les fades notices des premiers historiens de la Révolution Grecque de 1821, à une sorte d'Euripide de l'Histoire. Car le malheur a engendré en Grèce, une nouvelle littérature qui n'a rien à faire, avec le ciel attique. Issue du livre de Job plutôt que de l'Iliade, elle se présente lourdement embuée d'un nuage mystique.

On n'y trouve rien de la clarté des chants kléptiques et des proses diluées de 1930 à 1940, qui furent — il faut en convenir — un chapitre aussi brillant que lumineux pour les lettres grecques.

La misère, une misère qui peut-être a commencé sous la dictature — à juger du moins par l'ouvrage

suivant qui a été écrit en 1938 — fut cause d'un enfoncement. La phrase a perdu de sa transparence. Par sa répétition, par sa manie de se faufiler partout, de se tordre pour mieux se ressaisir, elle a conquis des régions inconnues. Il ne faut pas oublier que ce sont les époques d'anévrisme qui produisent les chefs d'œuvre. Demain on voudra voir de la même manière, écrire aussi «dense», mais la platitude de l'âme satisfaite, nous rendra manchots...

NICO-GABRIEL PENTZIKIS.- *Mort et Résurrection*.

Même pénombre que dans le livre qui précède, et ici il ne s'agit pas de guerre... Il semble que l'auteur a pressenti qu'il n'arrivera jamais à explorer l'inépuisable... Ce qui est un acte de bravoure, de la part d'un jeune! La phrase est pour lui ce vide, qui dans ses mains, prend forme. Un style presque de journal qui va à l'avenant, avançant dans le terrain vague, sachant que les baraquements qu'il va dresser, valent par leur souci de lumière, la plus travaillée des corniches.

Aucun but, ni plan concerté. Choses et gens sont saisis au hasard. Mais ils sont relevés à l'heure de la crise, enfantés dans la lumière la plus noire. Crises que l'on essaie de prendre dans la plus sombre des mises en scène. Et sans doute on peut faire à Pentzikis la même critique, de la saleté mise à jour, que l'on a déjà faite à Sartre.

Livre antidaté de l'existentialisme, puisqu'il a été écrit en 1938 ce qui veut dire, que sur plusieurs points du globe à la fois, la sincérité s'extériorisait de la même façon âpre et livide...

PSATHA.- *Résistance* (Athènes).

Je ne sais, ce que je dois louer le plus, cher Psatha, le style ou ces continuelles sautes d'humeur, prises dans

les vives spirales d'un jet d'eau, qui s'empare des âmes comme un hameçon.

Ses appâts sont dirigés, sans pitié, dans la bonne prise, qui fut, durant l'occupation, aussi bien l'envahisseur que le pratiquant du marché noir. Qu'il soit obligé, avec la guerre civile, de prendre un chemin détourné, pour noircir le tableau, cela n'a pas manqué de porter faux dans l'ensemble. Tant que son cynisme s'abattait sur l'ennemi, cela passait régulièrement. Mais ici la note portait sur une sorte de suicide national! Juvénal mord ses propres poignets!

Sans doute l'entreprise est grande. Mais je fais la même critique à Psatha, que dans sa première livraison des nouvelles. La vérité traitée au grelot de la place publique, finit par donner un son fêlé.

Sa verve trouve un meilleur placement au théâtre. Ubu traite en grosse farce les affaires du trône, mais Jarry travaille dans l'éternel. Psatha fait travail d'actualité. Ce qui restera de meilleur, ce sont ses histoires

allemandes, et celles du marché noir, qui ont le mieux saisi, le moment le plus tragique, le plus éternel de l'histoire.

ELOY TROUVÈRE

A. SCANDARIS.- "Frederiki" (Athènes 1946)

Sous ce titre, M. André Scandamis vient de faire paraître une étude biographique de S.A.R. la Princesse Héritière, épouse de S.A.R. le Prince Héritier de Grèce. En des lignes émouvantes et scrupuleuses par leur amour de la vérité, M. Scandamis retrace l'enfance heureuse, le mariage, et la vie d'exil de la gracieuse Princesse, dont la bonté de cœur, les vertus maternelles, la loyauté envers l'Hellade, et l'âme compatissante sont admirablement mis en relief.

Un livre à recommander à tous nos lecteurs Hellènes d'Egypte et de l'étranger.

SEM.

Chronique Musicale

Notes contre notes

Le Foyer d'Art du Lycée français est devenu sous l'active impulsion de M. Jean-Marie Gossard, proviseur, un centre de culture de plus au Caire. Aidés de collaborateurs compétents et dévoués tels MM. Germond et Servais, le lycée est devenu un lieu de réunion pour ceux que «la chose peinte» intéresse ou passionne.

D'autre part, des conférences intéressantes y furent régulièrement données, attirant un public plus restreint mais intéressés par des problèmes exposés et discutés avec audace et esprit.

Mais non content d'une activité qui aurait pu déjà satisfaire les plus difficiles, voici que le Foyer d'art du Lycée organise maintenant des manifestations musicales. La chose n'est pas pour nous étonner. Car nous savons l'intérêt de longue date que M. Gossard voue à la musique et son très vif désir de la voir mieux aimée par ses élèves.

Déjà M. Gossard avait organisé des séances de musique de chambre où, profitant du passage au Caire de tel artiste de marque, il le produisait à tous ceux que cela pouvait intéresser. Le dernier en date de ces artistes fut le grand pianiste Loyonnet.

Maintenant fort de la compétence et de la collaboration de Mme Adam, diplômée du Conservatoire d'Athènes et de l'Institut Dalcroze, ainsi que de celle de Mme Soulon, dont l'éloge n'est plus à faire, il nous donnait, il y a quelques jours un raccourci du développement de la musique vocale.

Ce n'était pas à proprement parler, un concert, mais une audition commentée par M. Arnaldez qui ce matin-là, semblable au Maître Jacques de l'avare avait retourné son habit de philosophe, pour revêtir celui du musicien.

Ses jeunes élèves d'un matin ne le regrettèrent pas, pas plus que ceux qui plus âgés avaient déjà pu goûter la profondeur et le sens de la synthèse

dont témoignait le cours public donné cet hiver au Lycée.

Ainsi l'amour de la Musique, proscrit par Platon comme chose délétère et nuisible au bon fonctionnement de l'Etat, fut réchauffé et ravivé par un philosophe, pour qui avec raison les productions d'Euterpe sont des choses de l'esprit.

Partis d'une antienne du 1er siècle, après avoir passé par les Maîtres de la Renaissance, nous aboutîmes à l'air d'opéra ainsi qu'à Haendel et Beethoven.

Et puis, pour montrer que la musique peut devenir enjouée et accorte sans cesser d'être oeuvre d'art, nous eûmes des extraits de la partition du Bourgeois Gentilhomme, ainsi que les exquises chansons françaises de Vuillemoz.

Avant prêté leur concours outre Mesdames Adam et Soulon déjà nommées Messieurs Kyriakidis, H. Soulon et le pianiste Astrinidis. M. Soulon tint avec goût dans les ensembles la partie de ténor. M. Astrinidis accompagna avec talent. M. Kyriakidis, basse à la voix ample et étoffée montra beaucoup de style et d'autorité dans une mélodie de Beethoven ainsi que dans un air de Cavaliere. Il dit avec expression un air de Scarlatti.

Madame Soulon donna une fois de plus des preuves de l'art et de l'intelligence qu'elle met à interpréter des musiques d'esprit fort divers. Elle fut colorée à souhait dans le Largo de Haendel, dramatique dans Gluck et délicieusement spirituelle dans les chansons françaises.

Disons à son propos, et cette parenthèse est bien nécessaire, que l'on n'a pas assez souligné l'importance et la valeur de sa contribution au concert organisé par Musica Viva et consacré aux poètes d'expression française du Caire. Sa participation fort importante fut particulièrement goûtée par tous ceux qui remplissaient à débordement les salons du Dr. et Mme B. Stross.

Récital d'orgue Henri Milan; American Mission Church.

M. Henri Milan, organiste de la Cathédrale de Rabat donnait un concert à l'Eglise de la Mission américaine. Dans tout concert outre le talent du soliste, il faut faire la part de l'instrument sur lequel il joue. Cette distinction s'impose encore davantage quand il s'agit de l'orgue. Car, il y a orgues et orgues et celui de la Mission Américaine par le nombre et la qualité de ses registres ne peut prétendre à fournir à un organiste la gamme des timbres nécessaires. Fort criard dans l'éclatant et le majestueux, il devient fade quand il doit nous ravir au septième ciel.

Ceci dit, il reste que M. Henri Milan est plus à l'aise dans les pièces de circonstances écrites pour les besoins du culte que dans l'interprétation des classiques.

L'exécution de la toccata et fugue en ré mineur fut bousculée et manqua des échos et silences nécessaires.

Quant au 2ème choral de César Frank, ce n'est pas la faute de l'organiste, s'il passa sur nous sans nous émouvoir. Nous connaissons la vie exemplaire de son auteur et avons pour l'homme et la manière dont il vécut un grand respect. Mais nous sommes trop sensibles, maintenant que le temps a passé au côté sentimental mélo dramatique et trop opera de cette musique. La religiosité de cette musique, pour être sincère, nous paraît trouble et nous ferions le même reproche au St. Sébastien de Debussy.

Les pièces de Vierne et de Dupré nous paraissent ressortir au même esprit. Fort bien écrites du reste et avec une science consommée de la désagrégation des accords, elles nous paraissent faire une trop grande part aux émotions qui font l'éloquence de beaucoup de pages de Parsifal.

Enfin la «toccata» de Widor, qui expose et ressasse un thème poussif,

nous fait toujours penser à la musique de ces orchestrons mécaniques qui accompagnent la giration éperdue des grands carousels forains.

Pour nous le meilleur moment du concert fut l'audition des six chorales de J.S. Bach.

Ce sont des merveilles d'écriture et de sentiment destinées à entourer d'admirables contrepoints, des cantiques bien connus des fidèles de ce temps; ils montrent ce que peut faire le génie dans l'étroit espace qu'il s'est assigné.

Récital de chant Hosna Dorra : Salle des Fêtes du Lycée Français.

Nous avons salué avec plaisir la rentrée de cette sympathique artiste, qui pendant les années de la guerre consacra son talent à des tournées parmi les soldats. Nous sommes heureux de pouvoir dire — en comparant nos impressions avec celles d'avant-guerre — qu'elle s'est présentée au public du Caire avec des moyens combien plus nombreux et plus assurés. La qualité de la voix, l'émission, la diction ont pris ampleur et netteté. Quant à l'art que Mlle Hosnah Dorra met dans ses interprétations, il nous a paru beaucoup plus souple et plus varié. De plus Mlle Hosnah Dorra a toujours mis beaucoup de coquetterie à présenter au public des choses originales et peu ou pas entendues. Ce fait est si rare au Caire, qu'il est nécessaire de le souligner et d'en remercier l'artiste.

Partis de Caldara et de Lotti interprétés avec une fine sensibilité, nous avons ensuite entendu des chansons françaises dites avec tout le charme et la fraîcheur désirables, ainsi qu'un Ravel qui ressemblait bien à du Debussy (D'Anne jouant de l'Espinette...) Mais quel chemin a parcouru, cet auteur pour aboutir aux Chansons Madécasses. Hosnah Dorra mit une poignante sensualité dans «Nahandove» et rendit avec éclat l'élan sauvage d'«Aouah».

La Pastorale de Shanvinski nous ramena à des climats moins brûlants.

Mais ce fut dans la deuxième partie de son programme qu'Hosnah Dorra trouva ses triomphes. Elle fut émouvante dans les «Trois poèmes juifs» de Milhaud et dans les chansons de Simoni, fort plaisante dans la suite De Falla.

Dans «des chansons de négresse» il lui manqua peut-être un peu de cette blague subtile, de ce moderne parisianisme, que Milhaud y a mis.

Le public trop clairsemé, mais empoigné, fit fête à la cantatrice qui termina son concert dans un parterre de fleurs.

Musica Viva: Conférences de MM. Drioton et Hickman.

Musica Viva en fin de saison avait organisé une double conférence, sur l'art et la musique égyptiens. Le Dr. Drioton, l'égyptologue bien connu avait accepté d'introduire le Dr. Hickman, en brossant, comme il l'a dit lui-

même une toile de fond à la conférence du Dr. Hickman. Mais son objet réel fut plutôt de discuter la théorie récente qui assigne à tous les produits de l'art égyptien une origine purement magique, et prétend que leur beauté, leur perfection mêmes seraient pour ainsi dire involontaires.

Autrement dit les créateurs de ces produits n'auraient en aucune ambition esthétique particulière, en sculptant leurs statues, en bâtissant leurs temples ou en composant leurs bas-reliefs.

Cette défense de l'aspect esthétique de l'art égyptien, fut comme on pouvait s'y attendre, brillamment faite par l'éminent conférencier. Il sut se mettre au niveau de son auditoire sans déroger à la science qu'il professe, et n'eut pas de peine à convaincre ses auditeurs.

Le Dr. Hickman ensuite, s'aidant de

nombreuses projections bien choisies, fit un historique des différents groupes de musique, qu'on connaît par les textes ou les bas-reliefs, ou dont on possède de rares exemplaires dans les musées. Il sut les caractériser et nous faire connaître les éléments de l'orchestre égyptien, fort d'une érudition à la fois musicale et musicologique.

Il nous permettra cependant de faire la seule réserve qu'impose cette double conférence. Elle fut beaucoup trop longue pour la capacité d'un auditeur attentif, surtout que la précédait encore une introduction du Pasteur Ecuyer sur l'oeuvre musicologique du Dr. Hickman.

Rappelons à ce propos que ce dernier vient de publier un opuscule sur la trompette égyptienne dont nous avons rendu compte dans le numéro précédent.

A. J. PATRY



UNE HEURE AVEC M. HICKMAN

On me fait entrer dans la grande salle de Musica Viva, toute garnie d'instruments de musique du folklore égyptien. M. Hickman est au piano, une mèche blonde dans un oeil, l'autre lui chatouillant la tempe. Trois jeunes filles penchées vers lui, écoutent ses paroles avec avidité. Il est en train d'expliquer une page de Mozart. Il la distille avec des mots comme si les notes étaient des lettres. Avec lui, la composition musicale se dépouille petit à petit jusqu'à montrer son squelette à vif. Je regarde et j'écoute parler ce grand garçon blond dont les yeux bleux tournent au gris ou au vert selon le reflet de sa flamme intérieure. Car M. Hickman n'est qu'un brasier, un brasier musical qui rougeoit, pétillote, irradie et se consume à travers des notes. Il est de ces êtres purs et absolus dans leur foi qui vous feraient aimer la musique la plus abstraite, simplement par ce qu'ils la sentent et qu'ils l'expliquent avec leur âme. Si j'avais des enfants, je les confierais à cet artiste pour leur donner le goût de la musique.

Voici déjà cinq années que M. Hickman a créé au Caire «Musica-Viva», école de musique basée sur un système aussi nouveau qu'intéressant. Dès quatre ans, l'enfant apprend à jouer de tous les instruments depuis le sifflet jusqu'à la grosse caisse, en passant par le piano, le violon, la flûte etc... Il a des élèves de tous les pays et il a monté une chorale pour les petits et les grands. Il est également parvenu à mettre sur pieds un orchestre

complet de jeunes mélomanes dont l'ainé ne dépasse pas dix ans.

Lors de mon passage au Caire, il m'avait invité à un concert de «Musica Viva», qui avait lieu chez Mme Stross. Je m'y suis retrouvée dans une ambiance pour ainsi dire française et parfaitement charmante. Le programme comportait une série de poèmes mis en musique par MM. Schiffer, Tuby, Oumow et surtout par M. Hickman lui-même.

Les poètes étaient là: Mme Zananri-Vaucher, avec son sourire volé à l'ange de Reims, Mme Jeanne Arcache toujours si sérieuse et qui vous scrute de ses yeux de jais comme si vous aviez un secret à lui cacher. Mlle Taha Hussein représentait son frère Claude et s'agitait beaucoup. Il y avait aussi M. Nahas bey dont le refrain: «Quand l'âne est élu maire, chacun se met à braire» remporta le plus vif succès. Parmi les artistes «récitants» M. Muller se revêta fin diseur, Mlle Françoise manqua un peu d'expérience et M. Petit enchanté l'auditoire par un vrai talent de comédien. Une délicieuse chanteuse, Mme Soulon mit en valeur de sa belle voix chaude, souple et nuancée une partie du programme. La musique de M. Hickman est expressive et pleine de jolies trouvailles. A la fois chef d'orchestre, accompagnateur et auteur, M. Hickman se montra fort à la hauteur de la tâche qu'il s'était imposée. Il est aussi bon exécutant qu'il est excellent professeur.

GISÈLE D'ASSALLY

LES EXPOSITIONS

A L'ATELIER

Le Salon des Ecoliers Egyptiens

On serait tenté de taxer de naïf ou de fou quiconque affirmerait que cette exposition de peintures des écoles primaires égyptiennes est la plus intéressante de l'année, celle où les talents foisonnent à vous étourdir par leurs valeurs réelles, celle qui vous initie à des «trouvailles» dans l'art pictural, celle qui enchante grands et petits par un bain de joie. Mais l'opinion de tous les artistes, unanimement, partage cette fervente admiration avec une conviction catégorique et un jugement absolu qui ne s'exprime que par ces mots: C'est exquis — Enchanteur — Magique — Merveilleux, — sans plus d'explication, car la joie, si rare, a un vocabulaire très limité.

En peignant avec leur coeur, ces gosses de cinq à quatorze ans nous découvrent le domaine presque inconnu de leurs sentiments. Leurs illustrations de la nature et leurs scènes remémorées d'imagination, opèrent le miracle de nous transporter dans l'émerveillement d'un primitivisme oriental des mille et une nuits.

Depuis que Maître Mohamed Naghi a présidé aux destinées de l'enseignement des Beaux-Arts en Egypte, il n'a cessé de répéter ce mot d'ordre — «Laissez l'enfant s'exprimer librement». Dès lors, il en résulta un essor d'originales fantaisies qui ne firent qu'affirmer intrinsèquement les visions des mondes individuels de chaque enfant.

Ce salon, qui groupe les oeuvres d'une quarantaine d'écoles d'Alexandrie, marque la preuve formelle d'une unité de vision et d'expression qui caractérise nettement le début de l'existence d'un art proprement égyptien. A l'appui: nul ne le sait, quelques grandes compositions exposées ont été entreprises en collaboration par trois ou quatre élèves, chacun se réservant une partie des éléments, personnages, animaux, fleurs, fond et même le remplissage final, sans que personne ne se rende compte d'une différence quelconque de conception et de rendement. Cet art égyptien populaire constitue ainsi un folklore dont l'expression est uniforme d'un bout à l'autre de la Haute à la Basse Egypte et, s'il ne s'est pas encore développé et affirmé, c'est qu'il n'existe pas de débouchés lucratifs pour les artistes égyptiens, les plus doués n'atteignant, bien difficilement, que les modestes professorats.

Nous ne sommes pas sous l'empire de la béate admiration paternelle pour les vagissements de sa progéniture, nous ne sommes pas moins déséquilibrés par le charme puissant de l'innocence ou par l'illogisme de ces divorces avec la réalité et la raison, et nous

convenons objectivement que ces candides élèves sont nos maîtres.

Ils nous donnent d'abord une leçon désinvolte d'indépendance en s'exprimant sincèrement, simplement, calmement; pour eux, seule l'émotion compte.

Qu'importe si tous les personnages sont de face, de dos, ou de profil; le trois-quart est-il bien nécessaire?

Qu'importe aussi la perspective! Un gosse me disait:— Si vous voulez la représentation d'une table dans les 4 dimensions, c'est plus simple de l'accrocher à un clou sur le mur, alors vous aurez la perspective réelle! Et si vous la faites en ronde-bosse, en appuyant sur les ombres, votre tableau fera un trou dans le mur!

Pour l'enfant, un tableau est d'abord la projection instantanée d'un sentiment ressenti à la vision d'une chose ou d'un groupe de choses distinctes, sur une surface plane, limitée. Cette surface colorée doit être harmonieuse parce qu'elle n'est appelée qu'à décorer une partie d'un mur qui, dorénavant, nous parlera.

L'objet a été choisi, il doit donc, d'à-près eux, figurer en entier et ne souffrir aucune amputation, fût-ce même par la superposition d'un autre objet. Les enfants éliminent les détails pour ne s'en tenir qu'à l'essentiel.

Les ombres, par exemple, sont inutiles, disent-ils, chaque objet ayant la couleur de sa luminosité propre. Et, pour noter une différence de plans, des modulations marqueront le dégradé des tons de la lumière s'éteignant des objets proches aux objets lointains; c'est ce qui les rapproche des miniaturistes persans et des kakémonos des japonais.

Le dessin est naïf, souvent inexistant, toujours gauché. Ce qui les passionne, c'est la couleur et «quand la couleur est à sa richesse, la forme est à sa plénitude» a dit très justement Cézanne.

De leur vision pure de toute instruction, de leur instinctive liberté de conception et d'expression ignorant tout des théories conventionnelles, il résulte un rayonnement, un frémissement de vérité irréaliste, et l'on se demande devant certaines oeuvres, quel système d'esthétique mènerait un talent à plus d'émouvante beauté, à plus de poésie, à plus de musique.

Les sujets suggérés sont des plus divers. Aux écolières: le mariage et des scènes de la vie familiale. Aux écoliers: le cirque qui se résume en un montreur de singe, de chèvre et de chien savants, la fanfare de la police ou le voleur mené au Caracol. Sur un panneau se déroule le film en 40 épisodes des fiançailles et du mariage d'un couple, le premier accouchement, la circoncision, le second accouchement, garçonnet et fillette à l'école et, tableaux finale: le couple et les gosses chez le photographe et la joie en fa-

mille quand on a accroché la photo au salon.

Il y a mieux: l'histoire d'amours concubines en 3 tableaux comportant chacun plusieurs scènes: 1) Un jeune homme attablé au café, voit passer une jeune fille. Il la suit. Elle habite au No. 5. Ils font connaissance. Il la promène en taxi puis l'emmène 3 fois à la plage où ils se baignent, mais la 4ème fois, ils s'enferment dans la cabine... 2) Attroupement dans la rue autour d'un chawiche et d'un panier contenant un nouveau-né abandonné. L'ambulance du Secours d'Urgence transporte une femme malade à l'hôpital. On enterre un enfant inconnu au cimetière. 3) Une femme alitée pense à un chawiche avec un enfant dans un panier et médite sur les flammes de l'enfer et des éfrits. Sa mère est allée prier aux pieds de l'imam de sa mosquée. Un ouvrier mécanicien, quoiqu'il fasse, pense à un chawiche avec un enfant dans un panier et médite sur les flammes de l'enfer et des éfrits. Son père est allé prier aux pieds de l'imam de sa mosquée.

Le peintre Mohamed Hamdy, contrôleur de l'enseignement des Beaux-Arts à Alexandrie, à qui nous devons cette splendide exposition, a choisi cette année pour thème général: le danger de la mouche. Tous les élèves d'Alexandrie devaient composer une de ces trois variantes: Les mouches se posant sur les yeux, le corps ou les mets. L'envoi par ambulance à l'Hôpital ou à la clinique ophtalmologique. Ou une scène d'hôpital, ce lieu plus redouté que la prison ou l'enfer. L'effet salutaire de ce thème fut immédiat. Les élèves, jusqu'alors indifférents aux mouches qui s'incrustaient dans leurs yeux ou patinaient sur leur nourriture, les prirent en horreur et, rôles renversés, firent l'éducation de leurs parents. Ce fut là une très efficace campagne d'hygiène publique qui mérite d'être retenue et poursuivie dans d'autres domaines.

Maître Mohamed Hamdy met en vente les tableautins exposés. Leurs prix, de 25 piastres à une Livre n'encouragera pas seulement les plus modestes à orner leur maison d'une oeuvre d'art, mais engagera ces artistes en herbe à persévérer, le produit de leurs compositions vendues étant troqué en vêtements ou en ustensiles de ménage s'ils sont nécessaires, ou en couleurs de bonne qualité.

Visiter cette exposition est une joie. Acquérir, c'est non seulement prolonger sa joie, mais c'est faire oeuvre de beauté et de bien.

CHARLES ZAHAR



Expositions de Dessins d'Enfants

Le Studio de Mlle A. TOPALIAN avait pris, l'autre jour, l'aspect d'une chambrée chaude et mirifique. Là étaient exposés les dessins des petits élèves du peintre. Une profusion de fleurs, de poissons, d'oiseaux et de cerfs-volants aux couleurs vives presque irréelles s'étaient devant nous.

Des beautés que seul peut créer le songe mystérieux de l'enfance nous chuchotaient leurs secrets.

Les fenêtres des maisons étaient ouvertes au soleil ou sous un ciel étoilé avec le miracle naissant de la Vie. Les mers n'étaient pas celles que nous connaissions, désertées par leurs sirènes. Des filles-poissons lissaient encore là leurs cheveux d'or et d'émeraude.

La légende est toujours peuplée, pour l'enfant, de ces êtres imaginaires. C'est la réalité austère de la vie qui enveloppe plus tard son âme et fait éteindre l'enchantement dans lequel évoluent les êtres primitifs. Mademoiselle Topalian fait survivre et rayonner dans l'âme de ses élèves les images reflétées d'un soleil aujourd'hui inconnu. Elle aussi est prise dans le réseau d'un monde où la poésie est toute proche de l'enfance immortelle.

En quittant le Studio enchanteur, il me semblait revenir d'un rêve profond où subsistait encore l'éblouissement d'un feu d'artifice.

Et je me heurtai brutalement aux réalités de notre monde à nous.

Quel abîme sépare les hommes des trésors inestimables qui parent l'âme de l'enfant!

Mais plusieurs jours durant, mon esprit était la proie de l'envoûtement des couleurs éclatantes de ces fruits, fleurs, oiseaux qui hantaient le Studio de Mlle TOPALIAN.

ARSÈNE YERGATH

L'Exposition de Peinture de M^{me} C. Polychroniadi-Caravia

Le cercle hellénique a exposé du 8 au 16 Juin 1946 des œuvres de Mme Céleste Polychroniadi-Caravia, des aquarelles et des dessins.

Dans une première salle des fleurs et des paysages séduisent l'œil. La manière, dont sont traités des paysages d'Attique, des îles de la mer Egée, voire une forêt dans une note un peu dure, sacrifiant au modernisme, peut rebuter. Pourtant la vie de Daphni n'est pas sans évoquer l'admirable site non plus que la lumière de l'Hellade certain coin de campagne. Mais des fleurs surtout sont rendues dans une fraîcheur de teintes et avec une aisance de lignes, un brio tout à fait remarquables. Et quel coloris! Quelle vie dans les «poissons rouges»! L'artiste nous montre aussi dans un portrait, celui d'une jeune femme, qu'elle sait à l'occasion assurer son dessin et rendre avec beaucoup de grâce un joli visage.

L'impression nous apparaît dans la salle voisine: «dessins de la famine à

Athènes sous l'occupation étrangère». Mme Céleste Polychroniadi-Caravia a vécu en Grèce les dures années qui ont accablé sa patrie. Elle a eu sous les yeux d'affreux spectacles, elle en a fixé le souvenir d'une façon poignante, où transparait la vérité du trait dans une atmosphère assombrie par le tragique de l'horreur. On ne peut oublier les visages et les silhouettes qu'elle nous montre d'une population torturée, ces deux êtres penchés sur une poubelle à la recherche d'aliments; ce jeune homme assis à terre, penché sur le côté droit, la figure douloureuse, la bouche tordue par la souffrance, les bras las; ces trois femmes d'une maigreur effrayante. Un peu plus loin,



Céleste Polychroniadi-Caravia
Jeunesse

dans un paysage tourmenté de collines et de cyprès, des ombres errent parmi des corps allongés: les survivants transportent les morts — morts de faim. Ailleurs d'un ciel qui s'éclaire sur la droite, sort un groupe d'êtres, qui s'avancent, chancelants, silhouettes tordues: «des réfugiés d'un village incendié par les Allemands». Le drame est rendu avec une puissance qu'implique un beau talent, talent d'autant plus rare qu'en passant d'une salle à l'autre on est frappé de ses deux faces: la force et la vigueur qui marquent le tragique des événements, la légèreté de touche et la délicatesse de rendre qu'enveloppent les motifs plus riants.

J. S.

Exposition du Livre français en Egypte

L'institut français d'archéologie orientale, sous la direction de M. Knentz a présenté sur l'initiative de Mme Knentz du 19 Mai à la fin de Juin, une «exposition du livre français en Egypte», à l'occasion de laquelle il a tenu à montrer, d'une part, les œuvres françaises imprimées en Egypte depuis l'introduction de l'imprimerie dans ce pays et, de l'autre, les ouvrages édités en Europe par des Egyptiens.

Dans le fond de la grande Salle, toute emplies de livres, rayonnaient les proclamations, ordonnances et rapports de Bonaparte, le chef qui a débarqué, non seulement à la tête de soldats mais aussi d'une troupe de savants, et qui avait emporté dans ses bagages une presse. Les premiers textes imprimés, qui en sont sortis, figuraient dans une vitrine accompagnés du *Courrier de l'Egypte* et de la *Décade égyptienne*. L'*Histoire de l'imprimerie en Egypte* nous était relatée par Albert Geiss (in-8°, Le Caire, 1907) et se déroulait ensuite sous les yeux dans un ordre non chronologique mais méthodique, avec les documents officiels, les travaux de la Faculté des Lettres de l'Université, les procès-verbaux du comité de conservation de l'art arabe, les bulletins et mémoires de l'Institut d'Egypte, les mémoires publiés par les membres de la mission archéologique française au Caire, les annales et publications diverses du Service des Antiquités de l'Egypte, les études, textes et documents de la société de papyrologie, les mémoires et publications diverses de la société de géographie, bel ensemble de travaux témoignant brillamment de l'activité des institutions et sociétés savantes. D'autres domaines ne demeuraient pas en friche, en particulier l'agriculture, le droit, l'histoire ancienne et moderne, la géographie et ses annexes relations de voyages, guides, plans, la médecine, la philosophie, l'orientalisme. Une devanture de journaux étalait de nombreuses manchettes: *la Chronique*, *le Courrier d'Egypte*, *le Courrier du Nil*, *le Journal du Caire*, *l'Ezbekieh*, *le Moniteur*, *le Nil*, *les Pyramides*, *le Sphinx égyptien*... Le rayon de la littérature, poésie et prose, était garni d'ouvrages variés ainsi que celui des livres scolaires montrant l'effort fourni en vue de l'enseignement, notamment au cours de la dernière guerre lorsqu'il a fallu suppléer au manque de livres par la belle collection «*les Lettres Françaises*».

Que de choses encore conviendrait-il de citer après cet aperçu sommaire! L'inventaire proposé est d'ailleurs loin d'être complet et l'exposition, elle-même, quelque peu improvisée et ouverte tardivement dans la saison, n'a pas connu l'affluence. Telle qu'elle était, elle constituait cependant une rétrospective intéressante de l'activité intellectuelle en Egypte et de la précieuse collaboration franco-égyptienne.

SEM.

EN ÉCOUTANT...

POETICUS CELESTUS

Lors de la première inenarrable conférence de ce poète céleste, en 1937, un critique, du nom de Mic-Mac, lui consacra cinq colonnes, car c'était un événement dans les annales humoristiques: Poeticus Celestus était arrivé à susciter le rire de son auditoire, d'un gélasme ininterrompu, deux heures d'affilée, à vous rendre knock-out.

L'année suivante, Poeticus Celestus «*ex-psychasthénique-champion athlétique-Marathon pathologique*» recidivait afin de réduire «*Mic-Mac en tic-tac*», par manie de la rime.

Depuis, périodiquement, il continue son exhibition de bouffon, le plus sérieusement du monde: c'est un formidable pince-sans-rire inconscient. Rendons lui cet hommage!

Doncques, le «*mercredi 3 juillet à 6 h. 30 p.m. heure estivale à la demande renouvelée et générale*», il présenta «*avec grâce, élégance et humour, la 6ème partie de l'idéologie et de la psychologie de l'amour*».

Son prospectus nous annonçait un «*Professeur en langues — littérature — thèmes en nature — amour — philosophie — réalisme et fantaisie — en prose et poésie — par la belle muse — qui nous charme et nous amuse — muse du conférencier et poète — écrivain — décidément pas trop en vain — disciple héritier de LA FONTAINE — par expérience générale, profonde et compacte, — lequel vous prie de bien vouloir — par plaisir de l'entendre et le voir — ne point manquer d'assister — là-dessus convient-il d'insister — avec vos connaissances et amis — non exclus rivaux et... nobles (?) ennemis — à cette bienséante et sensationnelle conférence — sous l'égide d'excellentes aubaines et révérences — conférence, dis-je, voilà je vous avise, — idéaliste et réaliste — majeure et vitale — d'importance primordiale, — qu'il donnera de façon... capitale — obligeante, courtoise et cordiale — en la susdite salle-vaste, auditive, commode et belle-convenable à Fées,ANGES, et HIRONDELLES — à la date et heure susindiquées — sous lumière puissante à mille et un briquet — et vous remercie beaucoup à l'avance — avec respects et prévenances — pour toutes vos bienveillances».*

Poeticus se présente, fleuri, en gibus et redingote. Ses 40 auditeurs l'acclament, chahutent: «*Ote la veste*»; il l'ôte. «*Et la cravate*»; il s'exécute et lis en bafouillant ce préambule, avec un affreux accent grec, sans cesser d'être interrompu:

«*Sous les précieux et bienveillants auspices*»

— Pisse quoi?

«*auspices, aus-pices des Rois, Princes, Princesses,*

«*émergent mes écrits du fond des précipices!*

«*Comtes, Marquis, Pachas, Beys et Ducs,*

«*Gouverneurs, Directeurs et autres Excellences*

«*me protégeant, mes chers amis,*

«*contre les trucs de l'ennemi*

«*et de sa puante pestilence,*

«*s'associent eux aussi,*

«*simplement et voici,*

«*au gracieux concours*

— Con-quoi?

«*concours, con-cours...*

— Con-cours?

«*concours de la Ville et de la Cour!*

Applaudissements, «*Bravo Maître!*» «*Merveilleux!*» «*Une chanson — Une chan-son — Une chan-son*». Il obéit au vox populi. Il n'a pas de voix, mais gargouille quelques ineptes couplets: «*Si j'étais une mouche... si j'étais une rose...*

— Une rosse???

«*Une roosse...*

— Maître la conférence!

«*Messieurs, Mesdames, Donzelles,*

«*Fées,ANGES, HIRONDELLES*

«*Le beau, exerçant sur presque tout le monde,*

«*De façon, d'ailleurs, souvent profonde,*

«*Une presque irresistible emprise,*

«*Il y en a qui... attaquent même par... surprise*

«*N'importe quelle... j'emelle... bien entendu, sans cruauté,*

«*Séduis par sa grâce enchanteresse ou sa fascinante beauté!*

«*Et d'autant plus que la tentation chez les personnes souffrantes*

«*Et plus gênante, il y a de quoi... s'amouracher de quelques élégantes*

«*Mais la volonté, ici aussi, barre le chemin*

«*Et de la sorte, on évite à tourner en... gamin!*

«*Gamin, en amour, n'est pas le propice terme,*

«*Mais, par fière prudence,*

«*Et, même dirai-je, décence,*

«*Contre la... chasse, généralement, je suis ferme!*

— Pourquoi?

Il répond toujours avec obligeance et en rimant:

«*A 51 ans, en amour,*

«*toujours,*

«*je dois ma résistance*

«*à ma tempérance.*

— Combien de fois?

«*...moins que cinq fois.*

... Par jour?

«*...non, par mois.*

— Exhibition! Exhibition! Que les mineurs sortent! Un des chahuteurs se met au piano. Le maître tortillonne une danse du ventre.

— La chemise! Ote la chemise!
C'est fait. Il bombe un torse défoncé

— Verticale! verticale!

Le Maître invite deux costauds à s'asseoir sur deux chaises et, hop, sur le dossier, il ébauche

«*...les exercices de gymnastique,*

«*l'épreuve archi.. trans..atlantique*

— Conférence! Conférence!

«*...ma destinée m'a heureusement permis*

«*D'éviter, sur mon chemin, la moindre débauche,*

«*Autant au devant, à droite, qu'à gauche!*

«*Tout de même, ma maîtrise généralement l'évite*

«*Malgré qu'à la tentation ne résiste même l'ermite?*

«*S'il peut s'oublier dans la douceur et la...royauté*

«*De quelques inestimable... trésor, de quelque beauté,*

«*Pour apaiser une... quelconque... démangeaison*

«*Par un enthousiaste et magistral petit... plongeon*

«*Qui sert à soulager et relever le moral*

«*Non seulement de tout animal,*

«*Loup, chien, renard,*

«*Malheureux ou veinard,*

«*Mais de toute amazone et de tout caporal!*

«*D'ailleurs de vous dire il n'est guère inutile*

«*Que toute chose bienfaisante,*

«*Agréable et soulageante,*

«*Peut-être considérée comme un remède très utile*

«*Car, prudemment appliquée, sans abus,*

«*N'a rien de commun avec... un obus!*

Poeticus Celestus transpire, expire..

— Ca suffit, Maître.

On lui serre la main. De l'autre, il offre des roses aux dames. Le public est enivré de rire; le conférencier de triomphe, de gloire!

CHARLES ZAHAR



CHEZ LE LIBRAIRE

HENDRICK RIEMENS:- *Les Pays-Bas* (Aux Editions Variétés, Montréal).

Mené par le désir de bien faire connaître le peuple hollandais l'auteur donne une véritable synthèse de l'histoire de la Hollande dans ce livre que présentent Les Editions Variétés et qui s'adresse au grand public.

Il en est de la vie des peuples comme de celle des individus, écrit l'auteur, pour bien la connaître, des petits faits sont plus importants parfois que des périodes entières. C'est pourquoi il insiste sur des détails marquants qui aident à comprendre le peuple néerlandais d'aujourd'hui d'après son histoire.

Les épisodes caractéristiques des grandes villes belges, les phases les plus typiques du développement religieux, politique et intellectuel de la Hollande, la grande marche vers la colonisation et vers le commerce international où la Hollande fut longtemps maîtresse indiscutée, tout sert à l'auteur qui veut raconter la vie d'un peuple et non pas donner un index des événements qui ont eut lieu dans le territoire des Pays-Bas.

L'auteur dans sa conclusion prévoit l'avenir de la Hollande et de son peuple. Il trace un tableau de ce monde futur qui déjà s'ébauche. Le lecteur qui veut connaître la signification des troubles actuels aux Indes Néerlandaises trouvera dans ce livre des explications, claires, au point, complètes.

Cet ouvrage a une grande valeur documentaire et historique, outre qu'il est d'un passionnant intérêt d'actualité.

JACQUES BAINVILLE de l'Académie Française:- *Histoire de deux Peuples continuée jusqu'à Hitler*. (Aux Editions Variétés Montréal).

Ce livre que présentent Les Editions Variétés établit une brillante comparaison entre l'histoire de la France et des Français et l'histoire de l'Allemagne et des Allemands.

Une idée domine cet ouvrage, elle a même été l'obsession de Jacques Bainville lorsqu'en 1915 il écrivait ces pages sous leur forme première.

«Tous les jours un frère, un ami tombaient. «Fallait-il que nous revissions cela», disaient les vieillards d'un demi-siècle! Comment? Pourquoi? Etait-ce l'oeuvre du hasard ou bien une fatalité veut-elle que, tous qui se souvenaient de 1870. Deux invasions en moins de quarante-quatre ans, l'Allemagne se rue sur la France?»

Telle qu'elle est exposée par l'éminent académicien, avec sa lucidité scrupuleuse et étonnante, l'histoire des peuples Français et Allemands, depuis la monarchie héréditaire des Capétiens et le Saint-Empire germanique jusqu'à nos jours, jusqu'au Fuehrer, nous aidera à comprendre les responsabilités et les causes qui ont entretenu les dissensions et allumé les guerres entre les deux grands pays.

G. VALLEREY:- *Richelieu* (Aux Editions Variétés Montréal).

Dans son attrayante collection de livres historiques pour les jeunes Les Editions Variétés viennent de publier: *Richelieu*.

Ce livre, présenté dans un format bibliothèque, est abondamment illustré par Wighead. La couverture est recouverte d'une double couverture en quatre couleurs brillantes.

L'auteur, Gisèle Vallerey, trace dans cet ouvrage instructif un portrait impartial et caractéristique de l'illustre ministre du roi Louis XIII.

Les jeunes seront heureux de connaître la vie de

cet homme très puissant qui gouverna la France si habilement, la guida vers la gloire des armes et prépara son unité intérieure. Tout au long de cette histoire vraie, ils se passionneront pour le Cardinal-Ministre, son roi, Louis XIII, sa mère, Marie de Médicis, sa femme, Anne d'Autriche et beaucoup d'autres grandes personnalités de l'Histoire.

La vie de Richelieu est ici présentée aux jeunes de façon à les intéresser à l'Histoire. C'est le livre idéal à offrir en cadeau ou à la distribution de prix ou comme récompense à toutes occasions.

PIERRE CORNEILLE:- *Théâtre* (Aux Editions Variétés Montréal).

Dans la Collection Classique «Variétés», Les Editions Variétés viennent de publier une édition en deux tomes des grandes pièces de l'illustre Corneille. Cet ouvrage s'ajoute à une collection qui compte déjà de nombreux chefs-d'oeuvre dont *Les fleurs du mal* par Charles Baudelaire, *Trois Contes* par Gustave Flaubert, *Contes* par Guy de Maupassant, *Fables* par Jean de La Fontaine, *Théâtre* de Jean Racine, *Pensées* de Pascal, *Les Caractères* par Jean de La Bruyère et *Lettres* de Madame de Sévigné.

Les plus belles pièces de Corneille sont réunies en deux fort volumes d'une présentation élégante et soignée qui ajoutent au plaisir de relire les oeuvres du père de la tragédie française: *Le Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, *Rodogune*, *Héraclius*, sa comédie *Le menteur* et autres.

Le génie de Corneille éclate dans ces vers énergiques et sublimes qui traduisent les sentiments les plus élevés. Les héros cornéliens sont des êtres humains et vaillants; ils triomphent des passions, par la force de leur volonté. Ils luttent pour le bien avec une flamme passionnée.

C'est à ce maître que revient incontestablement la création du théâtre d'analyse psychologique en substituant au drame d'intrigue, un drame intérieur.

Voilà un ouvrage qui doit se trouver dans toutes les bibliothèques de famille, de collège et de couvent.

J. H. HOSNY JEUNE:- *Le Destin de Marin Lafaille* (Editions Albin Michel Paris)

Marin Lafaille, un jeune savant, a déjà découvert combien la richesse peut devenir une servitude et il a résolu de rester pauvre afin de pouvoir se consacrer plus librement à la science. Pour gager sa vie, il donne des répétitions à des camarades plus fortunés dont l'un le jeune Pastor, n'a pas la richesse indulgente et professe que les pauvres d'aujourd'hui tiennent la place des esclaves de l'antiquité et qu'au demeurant ils ont le sort qu'ils méritent.

Mettant ses principes en action, il essaie de supplanter son ami Marin dans le coeur de la jeune fille qu'il aime et pousse la malhonnêteté jusqu'à lui voler la solution d'un problème de concours. Tentatives qui ne réussiront d'ailleurs pas et qui se termineront l'une et l'autre à l'avantage de Marin Lafaille.

Cette intrigue forme la trame d'un roman plein de richesses philosophiques. A travers les discussions du jeune savant avec ses maîtres et ses amis, ce sont tous les rapports entre science et conscience, qui sont examinés et présentés sous un jour nouveau. Et peut-être, l'auteur, par la bouche de son héros, présente-t-il une solution à ce problème éternel: cette solution est que le destin de Marin Lafaille est fixé par le Cosmos. Le livre plaira et fera penser. Car pour l'honnête homme il n'est pas d'agrément sans méditation.

FRANÇOIS MAURIAC de l'Académie Française :- *Le Baillon Dénoué* (Aux Editions Variétés Montréal).

Voici le plus récent livre de François Mauriac, il porte en sous-titre «Après quatre ans de silence». Ce recueil d'articles qui vient d'être publié aux Editions Variétés a une énorme valeur documentaire.

Dans sa préface Mauriac écrit: «C'est l'essentiel de ma collaboration au «Figaro», depuis l'août de la délivrance jusqu'aux premiers jours de mars, que je donne ici. Je me suis fait un devoir de n'y rien changer. Si les premières pages trahissent une fièvre bien excusable après cinq années de silence, d'angoisse, tout esprit non prévenu m'accordera que mon attitude n'a guère varié au long de ces six mois».

Alors qu'on croirait que l'ouvrage est un cri d'allégresse, le grand romancier nous montre, au contraire, l'angoisse et le trouble qui l'ont envahi. Voilà un homme conscient du lourd fardeau que la guerre a accumulé sur ses épaules et sur celles des hommes de son pays.

Son regard s'est plongé dans le vide des années d'occupation et de malheur pour remonter aux sources de la renaissance de sa patrie. «Ce soir, je resonge aux vers du vieil Hugo, dont j'ai souvent bercé ma peine, durant ces quatre années:

«O libre France enfin surgie!

«O robe blanche après l'orgie!»

Il est à souhaiter, comme l'auteur l'exprime si bien, que cette robe blanche, Dieu veuille qu'elle demeure pareille à la tunique sans couture du Christ, qu'elle demeure indéchirable, qu'aucune force au monde ne dresse plus jamais les uns contre les autres ces Français que la souffrance a unis.

LOUIS GOLDING : *La Rue des Magnolias*
Traduit de l'Anglais par André Ostier : (Aux Editions Albin Michel, Paris)

Louis Golding, dont aucun roman n'a encore été traduit en français, a déjà derrière lui une oeuvre importante qui le classe parmi les grands romanciers de l'Angleterre contemporaine.

Son nom est de plus en plus populaire également en Amérique où «Magnolia Street» avait atteint avant la guerre un des plus forts tirages connus. Né à Manchester en 1895, Louis Golding se sentit très jeune l'envie d'écrire. Elève studieux, à l'esprit vif et intelligent, il remporta plusieurs bourses qui lui permirent de continuer ses études. C'est ainsi qu'à 17 ans, il peut entrer au Queen's College d'Oxford, renommé par la qualité de son style.

La guerre de 1914 l'arracha aux bancs de l'école pour l'entraîner vers la Mésopotamie, d'où il revint avec des poèmes et sa première nouvelle intitulée «Au delà de Babylone» qui le classa définitivement parmi les écrivains de grand avenir.

Si dans beaucoup de ses livres, l'Italie ou le Tyrol lui ont servi de toile de fond, c'est Manchester sa ville natale, qui lui a inspiré son oeuvre maîtresse, *Magnolia Street*.

Traitée comme une vaste fresque, c'est pendant de longues années, l'histoire d'une rue dont l'un des côtés est habité par des Juifs et l'autre par des Chrétiens.

Tout le problème de l'assimilation y prend sa place naturelle. Ce livre écrit bien avant que l'hitlérisme ne prenne son ampleur dramatique, n'en est devenu que plus actuel.

L'Amérique a déjà consacré le roman qui fait suite à «Magnolia Street» en tirant un film «Monsieur Emmanuel» où l'on retrouve la plupart des héros de «Magnolia Street». Cette trilogie a été complétée l'an dernier par un roman de Louis Golding qui s'intitule «La Gloire d'Elsie Silver».

GERARD DE NERVAL :- *Sylvie* (Aux Editions Variétés Montréal).

Les Editions Variétés qui viennent de lancer leur magnifique collection «Bibliothèque de luxe» présentent, dans une toilette aussi élégante que *Une saison en enfer* par Arthur Rimbaud, *Sylvie* par Gérard de Nerval.

Cet ouvrage est imprimé en noir sur beau papier; les lettrines, motifs, cadre, folios et titre d'un bleu très pur rappellent la pureté qui se dégage de l'héroïne de cette fantaisie de Nerval. Voilà un cadre approprié à cette oeuvre exquise.

Sylvie est à la féerie ce que *Paul et Virginie* est à l'exotisme. C'est ici l'esprit de la musique plus que de l'expression, de la poésie intérieure plus qu'extérieure. L'oeuvre d'un être et d'un maître complexe, chez qui on fait toujours des découvertes, qui abonde en tournants brusques et en éclaircies sur l'infini. Car Nerval est le voyageur divin.

Les amateurs de beaux livres voudront tous posséder ce beau roman classique dans la fameuse collection «Bibliothèque de luxe». Et n'est-il pas cadeau plus plaisant à donner comme à recevoir qu'un livre aussi soigné, un livre d'aussi bon goût, un livre qu'on sera fier de conserver?

CHARLES ROBERT-DUMAS :- *Le Témoin Invisible* (Aux éditions Variétés Montréal).

Les Editions Variétés qui ont commencé à publier les célèbres romans policiers de Charles Robert-Dumas par la présentation de l'extraordinaire ouvrage *L'Elixir de Suicide*, annoncent comme deuxième livre, dans la collection «Le roman policier»: *Le témoin invisible*.

Henri Nointel, le patron du Garage Modèle, qui d'Auteuil, part un soir faire sa marche quotidienne, prescrite par le médecin. On attend en vain son retour. Mystère! Enquête! Police!

Pourtant on ne connaît pas d'ennemi à cet homme. La concorde règne dans son ménage. Quoique sa femme, jeune et jolie personne, attire les regards des hommes, l'entente est restée parfaite. Du côté des affaires, son commerce lui assure la prospérité. Sans doute, le travail est dur, mais Nointel aidé par un homme de confiance, le jeune contremaître Gavron, et ses employés qui lui sont entièrement dévoués, semblait, en somme, content de vivre.

Rancourt, le fameux policier, est chargé de découvrir la raison de ce mystérieux départ. Suicide? Assassinat? Fuite? L'enquête serrée qu'il mène auprès de tous les employés de Nointel apportera-t-elle les preuves matérielles dont il a besoin et que détient cet étrange *témoin invisible*?

Cette nouvelle histoire policière présente un vif intérêt. Rancourt avec sa solide logique et son incomparable psychologie appliquée est le type parfait du détective moderne. Le criminel, si criminel il y a, aura forte partie à jouer avec le fin limier.

ORION

*Si notre effort vous intéresse
soutenez-le en vous abonnant.*

Abonnement Annuel

P.T. 200



CONSTANTE
FIDÈLE
et **SURE**



P.T. 4

EXCELSIOR
GIANACLIS

Nouveau service pour le transport des voyageurs et de leurs bagages

L'Agence VARVIAS se met à la disposition des voyageurs et estiveurs pour leur transport personnel ainsi que celui de leurs bagages à partir de leur domicile du Caire jusqu'à

- 1) Bord des navires en partance
d'ALEXANDRIE ou PORT-SAID.
- 2) Aux centres d'estivage à
ALEXANDRIE

Le transport des voyageurs s'effectue en autos privées très confortables de 6 places (marque Chrysler ou Plymouth), de leur domicile du Caire jusqu'à bord ou à leur domicile d'Alexandrie ou Ramleh, avec toutes facilités pour les formalités douanières.

SERVICE SPECIAL (porte à porte ou du domicile du Caire à bord du navire)
POUR TRANSPORT PAR CAMIONS DE BAGAGES LOURDS OU
VOLUMINEUX

Pour renseignements :

VARVIAS

TRANSPORT & TOURIST AGENCY

48, Rue Malika Farida (Face à la Banque Ottomane)
Tél. 58809 - LE CAIRE

Arrivage de

VINS DE BORDEAUX

blancs et rouges

VINS DE BOURGOGNE

blancs et rouges

Mousseux blanc et rouge

chez

GROPPI

Midan Soliman Pacha

et Rue Malika Farida

Actuellement

**MISE
EN
VENTE**

chez

Picurel

LE CAIRE

et

Trémode

19, Bd. Zaghloul - Alexandrie

R.C.C. 26428